

P. 2825  
158 E

# le Vaillant

Directeur : Marcel NATALIS

Tél. : 23.70.93

5, rue Sœurs de Hasque

C. C. P. 716.53

Rédacteur en chef : Claude-André LESPIRE

50<sup>e</sup> Année — N° 7

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

LIÈGE, avril 1959

## SOMMAIRE

- p. 2 : Aidez le Père Pire
- p. 3 : L'Univ de Liège — Revue de presse
- p. 4 : Simonon, un homme du monde
- p. 5 : L'étudiant dans le monde
- p. 6 : Ce sont aussi des hommes
- p. 7 : Le Congrès, ça m'use
- p. 8 : L'Eglise de France ; réflexions
- p. 9 : Humour ; notre feuilleton dessiné
- p. 10 : Année du Bac et Tricheurs
- p. 11 : Les Sports
- p. 12 : Humour

# L'UNIV QUITTE LIÈGE

## UNE CITE UNIVERSITAIRE DE 172 HA. AU SART-TILMAN

### Les Etudes Universitaires

#### Réflexions sur quelques problèmes actuels

Le problème de la démocratisation des études est à l'ordre du jour. Non seulement l'on en parle dans tous les milieux qui s'intéressent à l'enseignement, à la jeunesse, à l'avenir du pays. Mais la démocratisation se réalise à un rythme accéléré.

Nos établissements d'enseignement moyen voient s'accroître leur population scolaire dans une proportion que les facteurs démographiques ne justifient point. Cette année notamment, l'afflux a été tel qu'il a soulevé un peu partout des problèmes presque insolubles de locaux et de personnel. De toute évidence, les responsables de notre secondaire n'avaient pas prévu une augmentation aussi massive.

Il ne faut pas être prophète pour annoncer que le mouvement va continuer. Diverses mesures prises dans le cadre du pacte scolaire accéléreront encore une démocratisation que postulent les idées actuelles et qui se réalise déjà dans les faits. Le Fonds National des Etudes la favorisera : jusqu'à présent, — les chiffres le montrent clairement, — son effort a été plus grand en faveur de l'enseignement supérieur, mais peut-être a-t-il atteint de ce côté — provisoirement — un point proche de la saturation : demain, il répondra sans aucun doute aux besoins accrus du secondaire.

Mon propos n'est ni de justifier ni de discuter cette démocratisation du secondaire : la question est complexe. J'accepte la démocratisation comme un fait et j'ajoute tout de suite que bon gré mal gré elle aura pour conséquence une démocratisation plus poussée du secteur supérieur.

Certes, il y aura des déchets, mais seront-ils proportionnellement plus importants que de nos jours ? L'on s'efforce d'ailleurs, avec raison, d'en réduire le nombre par une meilleure orientation des jeunes. Un éventail de sections permet déjà aujourd'hui et surtout doit permettre demain à la plupart de faire des études convenant à leurs possibilités : il suffira que les intéressés ne se fourvoient point ou, en cas d'erreur découverte tardivement, puissent regagner leur voie normale grâce à des « ponts » prudemment jetés entre les diverses routes. Toutes ces allées, — la chaussée populaire comme la voie royale, — conduiront au couronnement sous la forme d'un certificat d'humanités.

Il est naïf de répéter que l'on peut poursuivre des études secondaires sans devoir nécessairement fréquenter ensuite l'université. Il est vain d'espérer que les conseils de prudence donnés aux moins bons des bacheliers seront suivis par la grande masse d'entre eux.

PAR

Monseigneur le Professeur  
**René FOHALLE**

La semaine du 12 mars, le drapeau belge a flotté sur tous les bâtiments universitaires liégeois. La raison ? Le plus grand événement de l'après-guerre et sans doute un des plus marquants de l'histoire de notre vieille Alma Mater.

→ six

### La charte de l'Etudiant

(vue par L'ERGOT de Louvain)

- ARTICLE 1. — L'Etudiant a droit à la bière, tant avant qu'après sa mort.
- ARTICLE 2. — L'Etudiant a droit au travail et au repos.
- Les moments de repos ne peuvent, en aucun cas, être inférieurs aux moments de travail.
  - Ne peuvent être considérés comme heures de repos, le temps consacré au sommeil, aux repas ainsi que les moments de délassement nécessaires à un bon équilibre psychologique.
- ARTICLE 3. — L'Etudiant a la latitude d'assister aux cours et l'obligation de faire sa méridienne.
- ARTICLE 4. — En tant qu'élite future du pays, l'étudiant a le devoir d'éviter le surmenage mettant en péril le capital intellectuel de la Nation.
- ARTICLE 5. — En tant que jeune, il a le devoir d'éviter le dessèchement de son esprit, en s'imbibant suffisamment de liquides.
- ARTICLE 6. — En tant que citoyen, il a le devoir de veiller à la perpétuation de la race.
- ARTICLE 7. — En tant qu'intellectuel, il a le devoir de défendre avec acharnement la liberté de pensée, d'expression et de libation.
- ARTICLE 8. — L'Etudiant a le droit de réussir ses examens, et le devoir de s'opposer à toutes les tentatives perverses contraires à la réalisation de ce noble idéal.

### M. LE RECTEUR, CHAPEAU !



La semaine du 12 mars, le drapeau belge a flotté sur tous les bâtiments universitaires liégeois. La raison ? Le plus grand événement de l'après-guerre et sans doute un des plus marquants de l'histoire de notre vieille Alma Mater.

de verdure. Car il est intéressant de le signaler à une époque où on fait fi des beautés de la nature on conservera le cadre original du site.

L'ETAT belge vient d'acheter un vaste domaine de 172 hectares situé au Sart-Tilman, près du golfclub, derrière le Bol d'Air, en vue de la création d'une université « à l'américaine ». Chaque faculté y aura son campus, ses bâtiments particuliers dans un décor

Depuis son élection au poste de recteur, M. Marcel Dubuisson caressait cette idée d'une université décentralisée dans un vaste décor naturel. Les étudiants en parlaient comme on parle d'un beau mythe... Mais les étudiants connaissent mal leur recteur.

→ deux

### A propos du Congrès

par Francis MONHEIM,  
président de la Fédération  
des Etudiants de Belgique.



LE Congrès de Liège a suscité des réactions en sens très divers. Tous ceux qui ont suivi de près ou de loin les travaux ont été surpris par le sérieux et l'opiniâtreté avec lesquels les congressistes se sont acquittés de leur tâche.

Depuis le Congrès de Vienne on avait pris l'habitude de dire que les congrès s'amuse. Ce n'a pas été le cas à Liège, puisque le Palais a été, en moyenne dix heures par jour,

le cadre de longues discussions. Comme partout ailleurs, les absents ont eu tort. Or, il y a eu des absents.

Certains centres ont été ma-

→ deux





Voici quelques réflexions très judicieuses que nous envoi de nos lecteurs au sujet de l'article de notre numéro 3 : « Mon Curé à l'Univ »

Nous les communiquons comme telles...

Il faut se dire une fois pour toutes que les curés ne sont pas ceux qui ont la science infuse et qu'il suffit de les consulter pour avoir réponse à tout. Les laïcs — et surtout ceux d'un certain niveau intellectuel — sont mûrs pour résoudre beaucoup de problèmes qui leur sont personnels.

Les statistiques sont approximatives et peu « scientifiques ». Il faudrait sûrement y ajouter par exemple les 150 séminaristes du Léon XIII à Louvain qui ont probablement échappé à l'analyse.

Opposons d'autres statistiques : 6 prêtres ouvriers pour des dizaines de milliers de travailleurs dont les besoins sont angoissants et qui ne sont pas touchés dans leur milieu paroissial. Grosso modo 10 % des pratiquants des paroisses ouvrières sont presque exclusivement de la classe bourgeoise et le clergé affecté à ces paroisses s'occupe forcément presque uniquement de ces 10 %.

Comparez à cela les « consommations » de prêtres dans l'enseignement (s'adressant aussi surtout à la classe bourgeoise). Cela en vaut-il la peine et ceux qui sortent des collèges constituent-ils l'élite ?

N'oublions pas que dans les curés il y a de temps en temps un Teilhard de Chardin, un Lemaître, un Leclercq, un Duval etc...

La vocation d'un curé n'est pas spécifique à un milieu, un genre. Le curé va vers les hommes et ceux-ci sont autant pères, époux, souffrants, tendus, désarçonnés, épanouis, réjouis, etc... que simplement « étudiants » ou travailleurs.

L'état d'adulte se caractérise par le fait qu'il prend des initiatives. Que l'adulte en peine aille trouver les curés en cas de besoin puisque ceux-ci ne viennent pas à eux.

Ajoutons dans le même ordre d'idées des extraits d'une causerie donnée le 7 déc. 55 par le chanoine Leclercq sur « Le Clergé et la communauté belge ».

« ...Je dois souligner que lorsqu'on compare le clergé belge à celui des autres pays, il n'en est aucun dont la formation intellectuelle soit plus poussée. Les observateurs s'accordent à dire que les séminaristes belges sont peut-être ceux du monde entier où les études sont les plus fortes. »

« ...Dans le clergé séculier surtout, la plupart des prêtres-professeurs passent au ministère paroissial lorsqu'ils atteignent la maturité. Il en résulte qu'on trouve un peu partout des prêtres de même niveau intellectuel que les laïcs universitaires ».

« ...Parlons maintenant de ces « chanoines professeurs ». Bien qu'ils ne soient pas fort nombreux puisqu'on n'en trouve que dans une de nos quatre universités, ils forment aussi une catégorie très caractéristique de notre terroir. Il suffit de passer à la Fondation Universitaire de Louvain pour observer qu'il est rare qu'on n'y rencontre quelque ecclésiastique ».

Citant la célèbre institution des Bolandistes, il ajoute :

« Les religieux aussi coopèrent dans le milieu scientifique à cette intégration du clergé du peuple belge qui me paraît la caractéristique la plus marquée de notre clergé national ».

◆ Une

nifestement mal informés. La FEB avait demandé aux responsables de chaque centre d'informer leurs membres ; cela n'a pas été fait partout avec le même soin.

D'autres centres ont négligé l'importance que pouvait revêtir le Congrès ; ils y ont envoyé des délégations insuffisantes et, surtout, fort peu au courant de ce qu'on allait y discuter. Ceux-là n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes.

Le Congrès a d'ailleurs pu se passer d'eux pour faire du travail efficace.

Les six commissions ont abordé tous les grands problèmes qui se posent au monde étudiant actuel. Des solutions ont été proposées et étudiées avec le plus grand soin. Tous les travaux ont été placés sous le double impératif

1. de démocratiser réellement l'Université ;
2. d'en arriver à une formation universitaire plus complète.

La Charte de Liège, votée au cours de la dernière nuit a marqué très nettement les tendances de ce qui doit devenir un jour le syndicalisme étudiant belge. Ce syndicalisme refuse d'être un mouvement de classe ou de catégorie. En contribuant à la démocratisation de l'Université il veut faire œuvre de justice mais aussi rendre service au pays qui a besoin de cadres nouveaux et de sang neuf.

Le Congrès a insisté encore sur la nécessité de ne pas confiner l'Université au seul rôle de formation scientifique. De tous temps l'Université a défendu certaines valeurs qui sont à la base même de son existence : la liberté et la vérité. Ces deux valeurs doivent rester au centre des préoccupations tant des professeurs que des étudiants.

◆ une

M. Dubuisson a lancé les clubs interfacultaires pour regrouper les étudiants des différentes facultés séparés par l'éparpillement des bâtiments universitaires aux quatre coins de Liège.

M. Dubuisson a activé tous les travaux de modernisation et de construction des locaux universitaires en faisant passer en dernier lieu son secteur, la Zoologie.

M. Dubuisson a encore loué une salle du Palais des Congrès pour remédier au manque chronique de locaux.

Mais M. Dubuisson combattait toujours pour son rêve d'une université située hors d'une ville industrielle où l'air pollué par les usines est un des plus nocifs d'Europe, approchant d'ailleurs la densité toxique de celui de Londres.

Grâce à la compréhension du vendeur, la Société immobilière Bernheim, l'Etat a payé MOINS CHER que ces prévisions les plus optimistes le nouveau « territoire ». Il est réconfortant de signaler, que pour certaines sociétés, la recherche scientifique signifie encore quelque chose.

Les nouveaux bâtiments de Philo place Cockerill avaient été construits d'après des plans du ministère des Travaux Publics. Ces bâtiments si nous excluons une esthétique qui aurait été de mise en 1930 sont une dizaine d'années en retard dans leur conception interne. Pour remédier à cet état de choses, l'université a créé il y a trois ans son propre bureau technique, dirigé par le professeur Louis, qui est chargé de l'édification de la nouvelle cité universitaire. Comment serait conçue celle-ci ?

Outre les bâtiments de chaque faculté, la bibliothèque, des homes pour étudiants seront érigés. Resteraient en ville, l'administration au bâtiment central, les ingénieurs au Val Benoît et les médecins qui termineront leur stage à Bavière. Les locaux abandonnés seraient confiés à la pioche des démolisseurs ou revendus...

Dans combien de lustres posera-t-on la première pierre ? Il semble que dans un avenir rapproché, les

Tels sont les grands enseignements du Congrès de Liège. Le monde étudiant a fait preuve de maturité ; on attend désormais de lui qu'il agisse !

F. M.

## Enfin une Univ !

premiers travaux débiteront, car les prévisions de crédits sont déjà terminées et acceptées.

Les Sciences et le Droit seront les premières facultés à entrer dans leurs meubles. Le timing global ne dépasse pas dix ans. Le fond des constructions scolaires — dont l'enseignement supérieur s'est dissocié récemment — fournira la majeure partie des subsides. Une dépense

de l'ordre des deux milliards et demi est prévue.

Grâce à l'appui de deux ministères, ceux de l'Instruction et des Travaux Publics chez lesquels M. le recteur Dubuisson a trouvé des appuis solides et unanimes, les étudiants liégeois bénéficieront d'une université unique en Europe digne des pays neufs. Les étudiants liégeois peuvent être fiers de leur recteur.

## COQUILLES ET COQUILLAGES

Lors des jours de carnaval où parut notre numéro précédent, un vent de folie souffla sur notre journal.

Effectuant les corrections, le typo fantaisiste — ou mécontent des heures supplémentaires — s'amusa à faire deux nouvelles fautes dans les lignes où il n'y en avait qu'une. Il enleva dans les paquets composés les lignes erronées et, les intercala dans d'autres articles, oubliant ensuite de remplacer les lignes manquantes. Il alla même jusqu'à renverser totalement certains alinéas.

Au tirage, l'imprimeur fit encore mieux. Aux deux pages centrales, admirateur de la méthode arabe, il inversa toute notre mise en page, obligeant le lecteur à lire le journal de droite à gauche !

Nous nous en sommes excusés par un papillon que nous avons fait tirer en dernière minute par un autre imprimeur. Et celui-ci à son tour voulut y aller de son petit coquillage, faisant de la Commission Facultaire une commission facultative !

Nous décidâmes alors de cesser le petit jeu... Il durerait encore !

## STUDENT (E)

TU DOIS APPRENDRE A DANSER

★ parce que tu en aurais plus de plaisir, les autres aussi, tu paraîtras ce que tu souhaites, *éduqué*, non un rustre !

La joie n'exclut pas la distinction : on ne fait avec plaisir que ce qu'on fait bien ! —

INSCRIS-TOI A NOTRE NOUVEAU COURS

MERCREDI 8 AVRIL, à 20 h. 15

# DROT

7, PLACE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE

★ Réductions : jusqu'à 50 %.

Informes-toi de nos conditions et

gagne ton inscription GRATUITE !

• BIEN DANSER N'EST PAS UN MERITE VULGAIRE, MAIS IL EST TRES VULGAIRE DE MAL DANSER

Dédé du Carabin et M. Sanquette de la Basoche auront intérêt à se procurer notre dernier numéro ; on y parlera d'eux.

• «LE VAILLANT» est tiré sur les Presses de l'Imprimerie ARTA, 7-9-11, rue de Parc - Louvain Tél. (016)248.17 Ed. resp. : Marcel Natalis, 5, r. Sœurs de Hasque, Liège

## ACHETONS UNE MAISON POUR LES D. P. DU PERE PIRE



DES étudiants liégeois de toutes tendances ont constitué un comité destiné à procurer des fonds au Père Pire. Les responsables ont décidé de construire une maison dans un des villages européens du Père Pire. Ainsi l'Europe du cœur sera réalisée. M. le Recteur Dubuisson, M. Dehoussé et M. Harmel ont accordé leur patronage.

La Présidence de ce comité est occupée par notre ami

Je laisse ces textes à votre réflexion. C'est un autre son de cloche bien sûr, mais qui mérite pour le moins autant de considération que l'article original. M. N.

R. Remouchamps.

Le N° de C.C.P. de l'Aide aux Personnes Déplacées est le 75.670.

Amis étudiants, vous savez ce qui vous reste à faire !

LA CONFERENCE DU PERE PIRE

Pendant la quinzaine du Père Pire, le R.P. Pire a prononcé à la salle académique une importante conférence. Le Père a fait une leçon publique sur les D. P.

« Je suis un homme de bonne volonté qui essaye d'intéresser à quelques hommes tous les hommes de bonne volonté. La détresse du réfugié n'est pas matérielle ; le réfugié n'est pas pauvre. Le problème n'est pas celui d'un réfugié limité à la baraque, à la gamelle et au barbelés. La misère est surtout intellectuelle, familiale, sociale ».

Après avoir lu plusieurs lettres de D. P., le Père Pire traite ensuite de l'œuvre de parrainage entreprise dans les différents pays. Ces parrainages ont commencé il y a déjà dix ans.

Aujourd'hui on compte quatre maisons pour vieillards déracinés en Belgique. En 1956, on a commencé la création de villages européens dans lesquels les premiers signes d'un retour à la vie normale

apparaissent... Car dès qu'ils possèdent un chez soi, les DP invitent leurs voisins, les paysans des environs...

Mon idéal, poursuit le Père Pire, n'est pas de leur redonner une patrie, mais de leur permettre dans la quiétude de rêver à leur patrie perdue ».

Le Père parle avec une voix très douce, visiblement il est fatigué,

exténué, et l'auditoire tout entier est littéralement suspendu à ses lèvres.

Le R. P. Pire termine en remerciant les étudiants liégeois d'avoir été les premiers à avoir tenté quelque chose en faveur de ses protégés. « Même si la maison qu'ils veulent construire est toute petite, c'est leur cœur qui compte. Et leur cœur, je l'ai déjà... ».

# GUINNESS

IS

GOOD

FOR YOU



# L'Université de Liège

Notre confrère «Université» a consacré un numéro spécial à l'Université de Liège. Sur près de 70 pages, il examine la situation qui est faite à l'étudiant liégeois, depuis les locaux mis à sa disposition jusqu'à la structure même de l'enseignement qui lui est prodigué.

Nous tenons à féliciter les rédacteurs de «Université» pour la réclamation de cette revue qui, nous l'espérons, a été lue par tous les universitaires; elle traite en effet de problèmes qui intéressent tous les étudiants liégeois, de quelque faculté qu'ils soient, et elle expose une situation que nul de nous ne peut ignorer. Rédigé avec intelligence, elle a su garder le sens de la mesure et surtout — fait hélas suffisamment rare pour être signalé — elle cherche honnêtement à examiner la situation avec objectivité et à éviter de tomber dans les excès d'une critique qui ne serait que destructrice.

Nous nous bornerons à en donner ci-après un résumé, sans en entreprendre la critique, qui ne pourrait d'ailleurs guère viser l'énoncé des lacunes et des changements à apporter, qui sont presque tous indiscutables, et qui ne pourraient donc avoir pour objet que la nature des remèdes et améliorations à apporter à l'enseignement universitaire. En outre, nous sommes d'accord avec notre confrère sur la presque totalité des réformes proposées, et la critique devrait donc se borner, presque toujours, à une approbation. Il serait, certes, extrêmement intéressant d'entreprendre une étude approfondie du problème, mais, outre le fait qu'elle ne donnerait que notre opinion personnelle — qui, bien que claire et objective, n'en est pas pour autant plus compétente qu'une autre —, elle nous entraînerait trop loin et sortirait en tout cas du cadre de cet article. Les rédacteurs d'«Université» se sont d'ailleurs heureusement gardés eux aussi de considérer leurs idées constructives — qu'il était normal et indispensable de présenter dans une analyse de ce genre — comme les seules pouvant être adoptées.

L'essentiel est que chacun soit pénétré de ces problèmes et difficultés. Aussi espérons-nous que tous les étudiants réfléchiront à ce que publie notre confrère et souhaitons-nous que tous cessent de disperser leurs efforts et s'unissent pour atteindre un but vraiment important : recevoir dans les conditions les meilleures, un enseignement répondant mieux à ce que se doit de donner à l'homme la formation universitaire.

Après avoir rappelé que la disposition et l'état des locaux influence fortement «ceux qui produisent leur science et ceux qui la reçoivent», «Université» déplore l'éparpillement des diverses facultés à travers la ville qui a pour effet, non seulement d'obliger certains étudiants à des pérégrinations désagréables, mais aussi — conséquence plus grave — de favoriser le cloisonnement et le manque de contacts entre étudiants de disciplines différentes.

La solution idéale serait la construction — à l'état de projet depuis si longtemps — d'une cité universitaire qui grouperait tous les étudiants, en tenant évidemment compte de certains cas spéciaux, tels l'Hôpital de Bavière et l'Institut de Botanique, et prévoirait aussi une extension future. Une telle réalisation rehausserait le prestige de Liège et permettrait d'étudier dans les conditions les meilleures, ce qui est loin d'être le cas dans les actuels bâtiments vétustes, à demi cachés par les échoppes et camions des marchands de légumes.

## BATIMENTS

Notre confrère entreprend alors la visite du bâtiment central. Nous n'en parlerons pas, chacun ayant pu se rendre compte du délabrement et du manque de confort de tout l'immeuble, à l'exception toutefois des bureaux de l'Administration.

Certes, des travaux de peinture et de nettoyage ont récemment

amélioré quelque peu la situation de certaines parties, mais c'est encore insuffisant et ne résout évidemment pas la question du manque de places, ni celle du manque d'air, ni la vétusté.

La situation n'est pas plus brillante pour les salles de travail et les bibliothèques, en général aussi trop petites et mal aérées. Quant à la Bibliothèque centrale, notre confrère se plaint de certaines lacunes d'organisation, notamment dans le fonctionnement du service «Prêt à domicile» et dans l'établissement du fichier, tout en signalant certaines innovations heureuses, comme l'ouverture pendant la soirée.

En conclusion de l'examen de la situation matérielle de l'Université, nous reproduisons ces lignes : «Il ne faut pas reprocher à notre Université d'être vieille, car cela la rendrait noble, mais il faut regretter qu'elle apparaisse à tout moment et dans tous les aspects, singulièrement vieillie. C'est à dire que, si les gens qui la peuplent devaient se vêtir à son image, ils ne porteraient pas la toge de Leyde, mais s'habilleraient sans soin, simplement». Cette image est hélas bien vraie. Il ne s'agit bien sûr que du décor; mais on connaît l'influence qu'il a sur le travail, qu'il peut transformer en corvée ou en plaisir.

## TRAVAUX

Par objectivité, il faut signaler que des travaux sont entrepris ou projetés pour améliorer la situation.

— Tout d'abord la construction du bâtiment des Philo et Lettres, place du XX Août et l'amélioration, déjà citée plus haut, de l'ancienne partie. La nouvelle construction semble intérieurement être bien réalisée (n.d.l.r. : mis à part le fait qu'elle est déjà dix ans en retard); quant à l'aspect extérieur, mieux vaut ne point trop en parler.

— le complexe de Bavière : toujours à l'état de projet; il s'agit de bâtir un nouvel hôpital universitaire et de regrouper tous les services de la faculté de médecine.

— Val Benoît : là-bas aussi, à l'état de projet, on envisage le regroupement de tout ce qui touche à la Faculté des Sciences Appliquées.

— la construction, en cours actuellement, d'un Home pour Etudiants, sur le Boulevard d'Avroy, en face du Lycée.

## ENSEIGNEMENT

Etudes Secondaires : Vient alors l'examen d'un point beaucoup plus important encore, qui ne s'applique d'ailleurs plus seulement à l'Université de Liège, l'organisation même de l'Enseignement.

Si une réforme des programmes universitaires et des examens est nécessaire, la réforme de base doit être accomplie dans les études secondaires, qui devraient déjà marquer une certaine orientation vers les diverses facultés, en veillant évidemment à ce que le choix à faire par le lycéen ne soit pas obligatoirement définitif, à ce qu'il puisse donc encore changer de voie. Il est incontestable que, actuellement, l'enseignement secondaire ne prépare spécialement à aucune faculté et, comme il ne constitue pas en général un tout en lui-même, mais une préparation aux études supérieures, il serait peut-être souhaitable d'envisager déjà à ce stade une certaine spécialisation, toute relative d'ailleurs; il conviendrait surtout d'opérer une sélection plus sérieuse, qui diminuerait dans une certaine mesure l'énorme pourcentage d'échecs enregistrés dans les candidatures à l'Univ.

L'enseignement moyen pourrait, pendant les 3 ou 4 premières années, être consacré à des branches essentielles : langues modernes (surtout l'anglais), mathématiques, histoire, littérature, grammaire, sciences, géographie, etc... ; les 2 ou 3 dernières années seraient orientées vers une carrière universitaire.

À côté des cours nécessaires à celle-ci, elles comprendraient des cours libres que le lycéen suivrait par goût ou, s'il hésite quant à son avenir, pour préparer une entrée possible dans une autre faculté.

Notre confrère, rappelant que l'époque n'est plus au génie universel, ajoute qu'on ne doit plus «bâtir une vie spécialisée sur les

soibles mouvants d'une pseudo-culture, mais au contraire étendre la culture à partir de la spécialisation».

Cette prise de position est certes intéressante, mais elle ne manquera sans doute pas d'être très discutée, car les défenseurs du système actuel, avec ses avantages et ses inconvénients, sont fort nombreux.

## L'UNIVERSITE

L'organisation des études universitaires laisse également beaucoup à désirer, les programmes étant en général surchargés et la répartition des cours mauvaise.

Dans les discours qu'il a prononcés lors de la dernière rentrée académique, le Recteur, M. Dubuisson, s'est penché sur ce problème. Après s'être demandé si tout est mis en œuvre pour éveiller l'intérêt des étudiants pour les matières enseignées, il regrette que ces dernières ne laissent guère aux jeunes gens le temps «d'établir un programme de vie personnel, de s'intéresser aux problèmes humains, de participer à des activités culturelles ou, plus simplement encore, de s'essayer à l'observation personnelle». Bien des diplômés sont plus des «techniciens supérieurs que des hommes formés au niveau supérieur de la culture» et possédant les qualités que cela implique : curiosité intellectuelle, esprit critique, sens de l'essentiel, sens des relations sociales et humaines etc...

D'autre part, le choix d'une carrière serait plus facile si l'étudiant était déjà familiarisé avec la vie universitaire et avec les diverses disciplines. La solution serait donc, selon M. Dubuisson, de consacrer la première année à une large culture de base.

Nous attendons de nos études universitaires, ajoute-t-il encore «tout d'abord une information valable, mais aussi une formation intellectuelle, un développement de toutes les qualités d'initiative, de réflexion, du sens de la responsabilité». Pour cela, il faut revoir les programmes et les méthodes d'enseignement et éliminer ce qui n'est que détail. «Les études universitaires sont, dans l'ensemble, trop lourdes, trop astreignantes. Non seulement elles n'accroissent pas le loisir d'acquiescer une culture générale ou de faire le minimum de sport nécessaire à l'équilibre; mais au niveau même des disciplines enseignées — résultat paradoxal, à première vue — elles étouffent toute curiosité d'esprit, toute velléité de travail personnel!»

Enfin, il faudrait — condition essentielle de la formation universitaire — plus de contacts directs entre professeurs et étudiants. L'enseignement doit être construit sur une participation active des étudiants «afin de faire découvrir une matière et non de l'imposer».

## LES EXAMENS

Une autre réforme, plus indispensable encore que celle des programmes et de méthodes d'enseignement, est celle des examens. De

quoi s'agit-il? «Université» les définit comme suit (on ne sait trop si on doit en rire ou en pleurer) : «Il s'agit pour l'étudiant de convaincre un professeur qui, la plupart du temps, le voit et prononce son nom pour la première fois, qu'il a étudié, compris et absorbé un cours qui s'étend sur un grand nombre de pages, au point qu'il peut le rendre, bien emballé, dans un parfait réflexe conditionné, comme un chien salive au son de la cloche. Surtout, ne pas donner l'impression que l'on connaît par cœur ou qu'on ne sait que les tuyaux, c'est à dire tenter de persuader en dix minutes que l'on a fait ce qu'il est impossible de faire». Il s'agit donc pour un professeur de porter un jugement absolu et définitif sur quelqu'un qu'il voit pour la première fois, et cela en quelques minutes. Si, par chance, vous répondez bien, vous êtes jugé intelligent; si cela ne marche pas très bien, vous êtes jugé inapte.

Le remède à cela — M. Dubuisson l'admet aussi dans son discours — serait de suivre et de co-ter les étudiants dans leur travail journalier, l'examen ne servant plus qu'à vérifier l'impression recueillie pendant l'année. La période de préparation permettrait de faire la synthèse des connaissances et ne serait plus un travail de mémorisation pure. En outre, l'épreuve unique de fin d'année pourrait être remplacée par des examens fractionnés, pendant l'année. De plus, il faudrait remédier à la désinvolture inadmissible de certains professeurs, en fixant à chaque étudiant une heure précise pour chaque examen, ce qui éviterait énormément d'ennuis.

Cette réforme des examens est urgente et primordiale, car il est impensable que l'avenir de quelqu'un puisse se jouer sur un coup de dés. Le nouveau système permettrait d'écartier presque entièrement l'influence du facteur chance et permettrait ainsi d'opérer une sélection plus juste, basée sur la capacité plutôt que sur le hasard.

» 5



Les plus belles années de notre vie...



Dans **BALISAGE**, Francis Monheim, Président de la FEB, traite du mariage des étudiants, qu'il approuve pour diverses raisons : sur le plan de la religion d'abord, il n'est pas normal de reconnaître la grande valeur morale du mariage et d'en différer sans raison sérieuse la réalisation; en outre, les dernières années d'études et les premières années de vie professionnelle sont particulièrement difficiles et il serait souhaitable que des jeunes gens qui sont décidés à se marier puissent les vivre ensemble. Le fait de se marier jeune réduit aussi heureusement la différence d'âge entre les parents et les enfants, qui est malheureusement souvent très grande dans les milieux intellectuels, et permet aussi de ne pas imposer aux intellectuels, à l'âge où ils sont en pleine santé physique, un célibat et une chasteté pour lesquels ils ne sont pas faits. En dehors des adolescents et de certains adultes qui doutent de leur vocation, les longues fiançailles ne se justifient guère, si ce n'est pour des

raisons matérielles et sociales, qui rendent difficile le mariage à l'Université. Il y a tout d'abord les difficultés matérielles, l'étudiant ne gagnant pas sa vie et pouvant difficilement mener de pair travail et études; il y a ensuite des difficultés d'ordre psychologique, l'idée du mariage pendant les études n'étant pas encore entrée dans les mœurs. Le service militaire à effectuer après les études ne va pas non plus sans poser de sérieux problèmes. En ce qui concerne les études elles-mêmes, les résultats prouvent que les étudiants mariés réussissent souvent mieux que les autres, car ils mènent une vie plus équilibrée et sont investis de nouvelles responsabilités.

La question du manque d'ingénieurs et de techniciens est à l'ordre du jour. Dans son éditorial, **LA SEVE** examine aussi la situation. Elle remarque que l'U.R.S.S. et les Etats-Unis nous dépassent largement par le nombre d'ingénieurs et de techniciens qu'ils forment pour être en tête dans le domaine scientifique sur lequel repose la suprématie. Elle déplore cet état de fait — surtout à l'heure où commencent à se réaliser les Etats-Unis d'Europe — qui risque de priver l'Europe de la chance d'accéder à la place qu'elle réclame dans le monde. Nos programmes devraient être transformés suivant un plan bien concerté; il faudrait peut-être pousser un peu plus l'enseignement scientifique mais surtout — c'est le véritable remède — ouvrir l'enseignement universitaire aux

jeunes de toutes les classes sociales et supprimer ce «mandarinat de l'argent» qui commande encore aux études universitaires.

**L'ESCHOLIER** consacre un excellent article à la réforme des études de Droit. Il constate que les études de Droit ne conduisent à aucune carrière précise, excepté pour une minorité d'étudiants qui se destinent au barreau. Cette «polyvalence» du diplôme de Docteur en Droit est souvent une source d'incertitude pour l'avenir, d'autant plus qu'en se préparant à tout, on ne se prépare à rien très sérieusement. En outre, les études de Droit ne sont plus en rapport avec les complexités de la vie moderne; elles laissent ignorer les réalités économiques, la comptabilité etc... et il est nécessaire de compléter son diplôme de Droit par un autre, d'une licence commerciale ou autre. Mais alors se présentent l'inconvénient de cours trop chargés et, surtout, celui de l'étude de disciplines dont l'esprit est si différent, du droit et des sciences économiques par exemple. Il faudrait — là aussi — transformer les programmes et entamer une double réforme : d'une part réadapter les études juridiques en tenant compte des exigences modernes et, d'autre part, élaborer un programme nouveau avec un diplôme qui génère pour les juristes qui se destinent aux entreprises commerciales, financières ou industrielles.

J. W.

# DES LIVRES ET DES HOMMES



## Georges SIMENON un homme du monde

dant deux ans, avec sa première femme, une parente du Père Renchin qui fut son professeur, il parcourt la France en bateau, écrivant ses romans à raison d'une quinzaine par année. Cette période de sa vie reste assez trouble : les chroniqueurs se taisent et Simenon demeure secret.

Vers les années 30, le fils Fayard lui propose sa collaboration : il écrit un chapitre, Simenon le suivant, et ainsi de suite. Cela ne plaît pas du tout au jeune écrivain Liégeois. Comment se tirer d'affaires ? A tout prix, il lui faut inventer un personnage. Il se souvient alors de ses visites à la Préfecture et crée Maigret.

Trois ans plus tard, Simenon décide d'abandonner son héros. Son éditeur le prévient : « Tu vas te casser le cou ! » Il écrit L'HOMME DE LONDRES et gagne la partie. Dès lors il se lance vers le roman pur, mais il restera fidèle à son commissaire auquel il doit une bonne part de sa renommée.

Georges Simenon voyage aux U.S.A., de l'Atlantique au Pacifique, il épouse une Canadienne française et écrit son premier roman américain : TROIS CHAMBRES A MANHATTAN. Il recourt ensuite au truchement de Maigret pour situer son action en Amérique, puis il se jette carrément à l'eau avec LA JUMENT PERDUE, LE FOND DE LA BOUTEILLE, etc. Le public accepte. Il a gagné une nouvelle manche.

D'un roman à l'autre, Simenon voyage, tantôt en Afrique, tantôt il subit l'appel des Iles. Il revient en France, passe en Belgique, réside à Cannes et s'installe enfin en Suisse. Quelle sera sa prochaine résidence ? Avec ce diable d'homme, on ne peut jamais prévoir.

### UNE AMBITION

A dix-huit ans, Simenon écrit LE PONT DES ARCHES, qui ne sera pas publié. Très tôt, il sait ce qu'il veut : vivre de sa plume. Il n'écrira pas dans les revues : c'est perdre du temps. Il dévore quelques romans de gare. Connaissant alors le goût de ce public, il compose des romans populaires qu'on lui paie mal. Il attendra des années pour gagner au pourcentage. De pseudonymes, il en possède une bonne vingtaine. Fayard a republié ces premières œuvres sous le nom de Georges Sim.

Simenon veut écrire comme personne d'autre. On devra dire de ses livres : c'est du Simenon. Comme on dit : c'est du Balzac, du Zola. Il écrit ses premiers romans en sept-cite deux heures, 80 pages par jour. A présent, il les signole : parfois deux semaines !

En quittant le roman populaire, il abandonne aussi l'intrigue poli-

cière. Tout se passe dans la tête de ses personnages, comme dans la tragédie antique. On lui a joué un vilain tour en le taxant d'écrivain policier ? Et en effet, ses romans contiennent si peu d'action policière. Maigret est le type qu'on a appelé bergsonien : il flaire, se fie aux sympathies, aux instincts, aux pressentiments.

Avec ses romans psychologiques, plus de deus ex machina, de la vie, rien que de la vie. Simenon nous passionne parce qu'il est lui-même un passionné de la vie. Il s'est créé un monde que l'on reconnaît dès les premières lignes.

### PAR JEAN JOUR

L'œuvre de Simenon est cohérente, bien que disparate. Prenons un exemple. Dans LES QUATRE JOURS DU PAUVRE HOMME, il évoque le quartier des Halles où les chômeurs attendent le bon vouloir des patrons. Ne peut-on pas imaginer que le héros du dernier roman, LE PASSAGE DE LA LIGNE se trouvait parmi ces pauvres héros ? Ainsi, d'une histoire à l'autre, nous avons des affinités, des ressemblances, vagues parfois, mais pas moins réelles.

### ATMOSPHERE, NOM RABACHE

Le style de Simenon est simple ; il se moule à l'action. Il est le personnage et le rythme. Considérer la page en mouvement, c'est admettre ce genre de style. Une page lue est une bouffée de vie, l'expression de la pensée en marche, vagabonde, impromptue, incohérente. Les descriptions intercalées entre les dialogues passent facilement mais elles accrochent en revenant comme leit-motiv.

Le style est également ces petites remarques qui, par leur non importance, acquièrent précisément une grande valeur : la notation de détails physiques, de sensations, de bruits. Un roman de Simenon est une harmonie parfaite, une musique de bruits quotidiens que nous reconnaissons, qui nous sont familiers parce qu'ils s'adressent directement aux sens. Esprit et cœur seront touchés à travers ces sens.

L'atmosphère, disait Narcejac, est un mot incorrect. L'atmosphère est statique, or les personnages simenoniens promènent leur anxiété d'un côté et de l'autre. Pour Zola déjà, la vie était le mouvement, l'animation des foules. Pour Simenon, c'est la simultanéité, qui fait bien souvent penser à un scénario de cinéma.

Les flash-back se multiplient : le présent ne peut être expliqué que

par le futur, et le passé, en quelque sorte, n'est-ce pas un peu « l'ancien futur » ? Le procédé le plus discernable chez Simenon est celui des questions sans réponses, qui nous met mal à l'aise, nous fait travailler en nous plaçant dans la peau du personnage. Continuellement, l'explication est repoussée. Elle n'est pas toujours donnée. Comparons CRIME IMPUNI qui est un roman facile, à LA NEIGE ETAIT SALE, que chacun interprète à sa manière.

Les répétitions journales et deviennent lancinantes. Nous avons presque l'impression d'entendre réfléchir le personnage. Et n'est-ce pas ce que veut Simenon quand il fait déclarer à l'un d'eux : « Elle l'entendait presque penser » ? L'emploi de l'imparfait, commun à nombre de romans, fait peser une fatalité sur l'histoire. Cependant chaque récit possède sa composition propre : les uns se déroulent en deux ou trois parties, d'autres se passent en quelques jours, voire en quelques heures. Dans certains, l'unité de lieu est requise, pas dans d'autres.

### TRAGIQUE MAIS BON VIVANT

Simenon est un tragique, on n'en doute plus. Ses personnages portent leur destin en fardeau. Ils en sont accablés et peu s'en tirent à bons frais. Mais le tempérament humoriste de l'écrivain empêchera peut-être toujours le Simenon tragique d'écrire L'HOMME CONTRE LE DESTIN. Le moment le plus pathétique, vu sous un certain angle, comporte bien souvent un aspect bouffon que l'auteur excelle à découvrir.

Tout voisine dans son œuvre : le pittoresque et le banal, le piteux et le grandiose, le sublime et le ridicule. Tout y est mélange inextricable comme la vie.

Souvent, le romancier recourt à des souvenirs vagues qui demandent la collaboration du lecteur. C'est nous qui finissons par vivre la situation suggérée par certains détails flous.

L'importance accordée aux objets est considérable. Simenon a conservé le don d'émerveillement perpétuel propre à l'enfance. Les objets changent d'après les sentiments. Remarquons qu'après le déclin qui survient au premier chapitre, rien n'est plus pareil aux yeux du personnage, tout devient « autre », prend une signification éfrayante et devient presque un signe du destin.

### LES ROMANS ETAPES

Simenon considère LIBERTY BAR comme son premier palier. De là, il s'est lancé vers la vie à l'état brut : plus de meneur de jeu, plus de personnage central pour nous introduire au cœur de l'action. LA NEIGE ETAIT SALE est un autre roman palier, de même que LE FOND DE LA BOUTEILLE, qui atteint la véritable tragédie avec ses trois unités.

Cela est évidemment question de goût et d'attention. Si l'auteur sait de quoi il retourne, le critique ne peut que deviner ou prévoir. Le tout dernier volume, LE PASSAGE DE LA LIGNE, semble être aussi un de ces romans plaque-tournante. Après avoir écrit LE FILS, émouvante confession, Simenon retrouve avec LE NEGRE une de ses angoisses obsessionnelles : la fuite inutile. STRIP-TEASE n'était qu'un interlude qui allait préparer LE PRÉSIDENT. Enfin, avec son PASSAGE, Simenon reprend un thème auquel il tient beaucoup : l'ambition, qui peut mener à tout, à la gloire ou à la déchéance.

Ces reprises de personnages qui se ressemblent parfois étrange manière, font conclure à certains : lire un Simenon, c'est les avoir tous lus. Lorsque l'un des héros aboutit au meurtre ou au suicide

★ LIBRAIRIE  
**Louis DEMARTEAU**  
4 rue de l'Official - LIEGE  
Téléph. 32.16.87  
COMMUNION  
SOLENNELLE 1959  
★ Missels, Chapelets,  
Images, Souvenirs,  
Menus.

de — qui peut être autre que physique — il est normal que Simenon le reprenne dans la suite : le personnage n'a pas été mené à bonne fin. Car remarquons que la ligne générale de l'œuvre de Simenon est assez optimiste : il va vers l'amélioration de l'homme, rédemption que nous ne comprenons pas toujours du premier coup — ils ont souvent une drôle de façon de refaire leur vie — mais qui n'en est pas moins sincère. Les personnages ne sont pas vraiment innocents, mais pas non plus coupables. Et voici qu'apparaît la tolérance du romancier, sa compréhension des hommes et de la vie qui fait que nous l'aimons tellement.

### UN HYMNE A LA VIE

La question sexuelle tient une place de choix dans l'œuvre de l'écrivain. Qu'est-ce que l'amour physique, sinon un exorcisme ? Ce que recherche chaque homme est l'accueil auprès d'un être compréhensif. L'incommunicabilité engendre le viol, l'obsession ou le meurtre. Nous sommes frappés par la répétition de certains actes, de certaines paroles ou de certaines pensées des personnages, d'un roman à l'autre. Il faut en conclure que les thèmes du romancier ne sont pas choisis à la légère, même, qu'ils ne sont pas choisis du tout et font partie intégrante de son existence.

Aux obsessions sexuelles se lieent étroitement l'idéal de pureté, la recherche d'un monde perdu qui n'a peut-être jamais existé, où tout serait simple et naturel. Il reste que chacun est ligoté à son destin. La fuite est vaine, le passé ne pardonne pas. Et dès lors, à quoi bon l'ambition ?

Simenon peut écrire les récits les plus noirs, jamais il ne nous écrase d'une impression de nausée, de lourdeur ou de cafard. La mentalité de ses personnages n'est pas pessimiste. Ils espèrent toujours s'en sortir. S'ils échouent, il n'y va pas de leur faute : ils ont fait leur possible. Nous ne pouvons leur en vouloir, et nous ne sommes pas accablés par leurs échecs. Le seul mot qui vienne à l'esprit en refermant « un Simenon », est toujours le même : formidable ! Car le meilleur, pour nous, est toujours celui que nous terminons.

Disons aussi que Simenon ne ménage pas ses moyens pour nous donner le goût de la vie, la saveur des petites choses que nous sommes souvent enclins à négliger. Nous vivons DANS ses romans, preuve tangible de la densité de ses personnages.

Simenon est un homme à surprises. Nous pouvons tout en attendre. Depuis qu'il a abandonné son clavier pour écrire à la main, ses récits semblent prendre une tournure plus intimiste, plus confidentielle. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà considérer Georges Simenon comme un classique du XX<sup>e</sup> siècle.

J. J.

• La Maison  
**A. SAUVEUR**  
TOUT POUR LES ARTS  
accorde 10 % de remise aux  
étudiants sur tout le matériel de DESSIN  
5, R. DU POT D'OR LIEGE

DEPUIS quelque temps, les articles sur le père de Maigret foisonnent dans les revues et les journaux. Qui donna la vogue ? Thomas Narcejac, avec sa parfaite et précise biographie ? L'imposant volume qu'André Parinaud consacre à la **Connaissance de Simenon**, et dont nous attendons toujours les deux tomes suivants ? Toujours est-il que Simenon prend une place de plus en plus large dans les annales littéraires. L'intelligentia daigne s'intéresser à son œuvre, les professeurs donnent des conférences, et on va jusqu'à décorer l'auteur de je ne sais quel ordre qui n'a plus rien à voir avec la littérature.

Quoi qu'il en soit, les Liégeois peuvent être fiers de compter parmi eux ce créateur d'un monde onirique plus vrai que la réalité et qui, malgré tous les honneurs, malgré toutes les louanges et les études qu'on lui consacre, est resté un homme simple et cordial.

C'est en 1903 que naît Georges Simenon, en plein cœur de Liège, officiellement le 12 février, officieusement le 13 : sa mère était superstitieuse. Ses premières études se font en Outremeuse. Puis on l'inscrit au collège St-Servais, qu'il quittera à la maladie de son père pour se mettre au travail. Il devient commis dans une librairie publique. Son patron le met à la porte parce qu'il connaissait trop bien la littérature, ce qui est vexant, car lui ne la connaissait pas. Le jeune Simenon s'engage alors dans un journal de la ville et entre en contact avec les diverses couches de la société. Il collabore aussi à **Nanesse**, feuille satirique qui finit par mal tourner et dont il remplissait presque les quatre pages à lui seul.

Après un congrès à Paris où il est envoyé avec ses confrères, Simenon revient plein de nostalgie. La cité le tient à l'étroit. Il part. A vingt ans, il se jette dans la jungle littéraire et se lance à corps perdu dans la mêlée. La directrice d'un journal du soir le remarque et publie en feuilletons un de ses premiers romans. Il est lancé. Pen-



Vous aimez relire les chefs-d'œuvres de la littérature mondiale. Vous regrettez qu'ils soient si souvent d'un prix exorbitant ?

MARABOUT a choisi pour vous...  
DES GRANDES ŒUVRES CLASSIQUES !

Lisez marabout

...la première collection internationale de langue française qui vous offre dans ses différentes séries  
LES MEILLEURS LIVRES AUX MEILLEURS PRIX !



REPRODUCTION DE IMPRIMERIE — EDITIONS

COURS-THÈSES **BUTENEERS**

26, RUE DES CLARISSES • LIEGE • Téléphone : 32.37.31

Comme on voit Gambader

Comme on voit gambader, la biche... si peureuse.  
Qu'il ne faut presque rien pour la mettre en émoi.  
Le méchant loup que suis, te fit trembler d'effroi.  
Mais depuis cet instant, te veux voir amoureuse...

Douce beauté que vis, es-tu enfin heureuse.  
Comme la tendre biche dort voudrais qu'elle soit ?  
Je sais que fus fâcheux, en te voulant à moi.  
Mais viendra bien le temps que te rende joyeux...

De ma grande impatience, et de ma hardiesse,  
Tu ne dois t'émuvoir... mais voyant ses beaux yeux,  
Je n'ai pu résister devant telle déesse...

Pourquoi faut-il toujours, quand me crois bien joyeux,  
Que passe cet éclair, me torturant sans cesse,  
Et qui ne vient de toi, lorsque descends des cieus ?

J.C. A.

trois

L'Université de Liège

LE POINT DE VUE FEMININ

«Université» se penche aussi sur la situation faite aux jeunes-filles par l'enseignement universitaire et déplore que celui-ci, bien que se voulant formatif et désintéressé, ne soit en fait qu'un enseignement professionnel. Si, pour les garçons, cela est à peu près inévitable, pour la majorité des jeunes-filles par contre, un enseignement formatif et culturel, de caractère scientifique, devrait être créé. Reprenant une idée extrêmement intéressante, notre confrère préconise la création d'une «Faculté de Formation Générale» où chacun pourrait suivre des cours correspondant à ses goûts et que les étudiants des diverses facultés pourraient aussi fréquenter en plus de leurs cours spécialisés, ce qui leur permettrait de se créer un bagage culturel aussi vaste qu'ils le désireraient. Les examens seraient facultatifs (délivrance de certificats) et il s'agirait réellement «d'un enseignement au service des étudiants et répondant à leurs aspirations». «Une telle création, conclut «Université», aurait l'heureux effet d'accroître le nombre de jeunes filles passant par l'Université : heureux, car il s'agirait d'un enseignement conçu en fonction de leur rôle social. Ce qu'attend de son épouse celui qui exerce une profession intellectuelle, n'est-ce pas qu'elle soit ouverte aux choses de l'esprit, à toutes les valeurs de la culture ?

C'est sur le terrain de la culture général que, sur le plan intellectuel, ils pourront le mieux se rencontrer. Il n'est pas souhaitable, nous semble-t-il, que les deux conjoints soient spécialisés dans une profession, même dans la même profession ; mais il faut que la femme ait un niveau de culture qui en fasse l'égal de son mari au point de vue intellectuel, les liens de l'esprit et de l'intelligence venant ainsi renforcer ceux du cœur (et de la loi!).

SPORTS

Il faut déplorer le fait que peu d'étudiants s'adonnent au sport, indispensable pourtant pour la santé et la détente de l'esprit. A quoi est due cette situation ? A des programmes surchargés sans doute, mais surtout à une pénurie — presque une absence — d'installations sportives et aussi à un manque d'habitude. A ce propos, on pourrait peut-être, comme à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, par exemple, faire de la pratique des sports une partie intégrante du programme des cours.

ADMINISTRATION

«Université» examine les différents services mis à la disposition des étudiants. Il critique l'Administration de l'Université de Liège, principalement parce qu'elle ne donne aucun sentiment d'appartenance à l'étudiant et que celui-ci —

de même que les professeurs — se sent plus souvent attaqué par elle que protégé. A regretter aussi le dédain profond qui est le plus souvent manifesté à la presse universitaire, dont l'existence semble être souvent oubliée.

RAPPORTS SOCIAUX

Notre confrère consacre la dernière partie de son étude à la vie des étudiants liégeois et aux rapports qu'ils ont entre eux. Il y a certes là des vérités qui ne plairont pas à tous, mais la franchise et l'objectivité commandaient de ne pas les cacher. Ces caractéristiques de l'étudiant liégeois sont peut-être d'ailleurs celles de bien d'autres étudiants belges et étrangers, mais le peu de connaissances et de renseignements empêchent de l'affirmer avec certitude.

Analysant le caractère de l'étudiant liégeois, il constate — et il est bien difficile de ne pas l'approuver — qu'en général celui-ci a peur de bouger, de faire du neuf et que, malgré son caractère «rouspéteur», il a fortement le respect de l'ordre établi et manque d'initiatives.

Certes, il y a des organisations telles que bals, St-Toré, etc., mais cela n'a rien d'un véritable mouvement montrant la force des étudiants ; parfois, c'est plus sérieux : les grèves par exemple ; mais elles se font en général avec l'accord tacite des autorités et surtout sont décidées pour des choses sans importance à côté des revendications justifiées que pourraient poser les universitaires, qui sont pourtant tous d'accord sur la nécessité immédiate de certaines réformes.

Notre confrère déplore encore le caractère généralement égoïste de l'étudiant liégeois, qui s'occupe peu ou pas des problèmes inhérents à autrui, ainsi que la mauvaise organisation et le fonctionnement boiteux des diverses associations estudiantines. Il constate enfin que, si les rapports entre diverses classes d'une même faculté sont satisfaisants — sans cependant, ajoute-t-il, être dus aux associations facultaires —, les rapports entre étudiants d'une même classe sont, eux, trop rares. A l'exception de liens individuels entre quelques-uns, l'anonymat reste, hélas, bien souvent, la caractéristique principale. Si la cause peut en être recherchée dans le trop grand nombre d'étudiants, il faut aussi reconnaître que les délégués de classes font bien peu pour essayer de créer une réelle unité.

Quant aux relations interfacultaires, permettant «une ouverture d'esprit, une réceptivité à la réalité et aux découvertes d'autrui, qui devrait constituer le fondement d'une culture moderne vivante et renouvelée», elle n'existe qu'à un échelon trop réduit, en partie à cause de la dispersion des locaux. Les cercles interfacultaires réunissent ceux qui ont une même activité et non ceux que leurs activités et leurs études séparent. Les groupes idéologiques et politiques effectuent bien un tel rapprochement, mais ils sont la cause d'une autre séparation, au moins aussi grave.

Enfin, les relations avec l'étranger sont, elles, pratiquement inexistantes. Leur importance est cependant énorme et il y a beaucoup à faire aussi dans ce domaine.

★

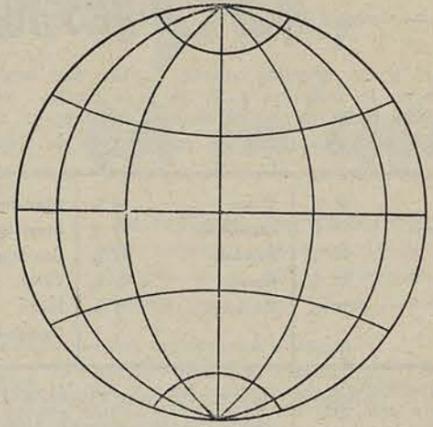
«Université», comprenant le rôle important que doit jouer la presse estudiantine, a posé très clairement les problèmes auxquels se heurtent les étudiants en général et ceux de Liège en particulier, en publiant pour la première fois une brochure qui ose envisager l'ensemble de la question, d'une façon objective, mesurée et constructive.

En donnant un résumé, nous avons voulu faire connaître l'initiative prise par notre confrère et appuyer son action, avec l'espoir que chacun réfléchira et apportera son concours pour changer une situation déplorable, mais que, désormais, il n'est plus permis d'ignorer.

J. WILLEMS

L'ETUDIANT

DANS LE MONDE



BELGIQUE

Il existe dans notre pays, pour une population d'environ 9 millions (8.900.000), 19 établissements d'enseignement supérieur, c'est-à-dire 4 Universités et 15 Hautes Ecoles. Le nombre d'étudiants augmente chaque année : de 18.744 pour l'ensemble de l'enseignement supérieur en 1948-1949, il est passé à 26.605 en 1957-1958. 1.622 de ces étudiants sont des étrangers. Il reste un total de 24.983 étudiants belges, environ 3 étudiants par 1.000 habitants. Pour l'année académique 1937-1938, le total des inscriptions s'élevait à 9.570. Par rapport à la situation d'avant-guerre, le nombre d'étudiants inscrits dans les Universités et Hautes Ecoles belges a donc presque triplé. La progression est de 42 % par rapport à l'année académique 1948-1949. Le groupe de la médecine, pharmacie et sections annexes, exerce de loin la plus grande attraction avec 7.088 inscrits. Les sciences commerciales venant ensuite avec 3.735 inscriptions. Quatre groupes ont à peu près la même importance : ce sont le droit (3.379), la philosophie et lettres et sections annexes (3.356), les sciences (3.215) et les sciences appliquées, arts et manufactures (3.203). Suivent alors dans l'ordre : les sciences sociales, politiques et économiques (1.624), pédagogie et psychologie (852), l'agronomie (661), la médecine vétérinaire (383) et les sciences ecclésiastiques (283). Pour ce qui est de l'évolution, au cours de la dernière décennie, l'accroissement du nombre d'inscriptions est le plus fort en philosophie et lettres (1.363 en 1948-1949, 3.460 en 1957-1958) et en sciences (1.258 et 3.366). En médecine-pharmacie aussi l'on enregistre un accroissement continu : ici le nombre d'inscriptions passe de 5.819 en 1948-1949 à 7.511 en 1957-1958. Les sciences sociales, politiques et économiques ont progressé à des allures beaucoup plus modérées. Les chiffres sont : 1.824 contre 1.113 pour les sciences sociales, etc. et 3.446 contre 2.657 pour les sciences appliquées, ce qui est une augmentation absolument insuffisante, par rapport aux besoins créés par la situation objective de notre société et de notre époque. La médecine vétérinaire a légèrement progressé (de 280 à 393) ; par contre, l'agronomie a un peu diminué (de 906 à 747), tandis que le droit est en net recul (3.434 en 1957-1958 contre 3.986 en 1948-1949).

Jetons maintenant un coup d'œil sur les chiffres et pourcentages des inscriptions féminines. Les études préférées par les jeunes filles belges sont de loin la philosophie et lettres (1.408 inscriptions féminines) et ensuite la médecine et la pharmacie (1.245, dont 508 en pharmacie). Suivent dans l'ordre : les sciences (854), les sciences commerciales (538), le droit (495), la pédagogie et la psychologie (395) et les sciences politiques, sociales et économiques (271). En philosophie et lettres, en pharmacie et surtout en pédagogie et psychologie, le pourcentage des inscriptions féminines égale presque celui des étudiants (41,53, 41,54 et 44,86 %) et le nombre d'étudiantes surpasse même celui des étudiants en histoire de l'art et archéologie (138 contre 92). Pour les sciences, le pourcentage féminin est de 26,35 %. Par contre, les filles belges négligent totalement, ou presque, les sciences appliquées (14 inscriptions féminines), l'agronomie (5 inscriptions) et la médecine vétérinaire (2 inscriptions).

Près de la moitié des étudiants interrogés par l'Institut Solvay estiment que le meilleur moyen d'informer les rhétoriciens est de leur donner des conférences sur leurs possibilités d'avenir. Un tiers propose qu'une brochure soit publiée sur ce sujet et distribuée gratuitement aux intéressés. D'autres solutions ont encore été préconisées : visite à l'université, autorisation d'assister à un cours ou à une séance de laboratoire, exposés faits dans l'enseignement moyen par des professeurs d'université ou des étudiants, contacts avec des cercles estudiantins, causeries à la radio, etc. Les étudiants de l'U.L.B. mettent donc tout particulièrement l'accent sur l'importance qu'il y a de savoir en quoi consistent telles ou telles études ; quels seront la vie et le travail d'un étudiant en géologie, en science nucléaire ou en économie ? A ces informations sur les études elles-mêmes, il faudrait en joindre d'autres sur leurs débouchés. Quel est l'avenir d'un géologue, d'un ingénieur nucléaire, d'un économiste ? Quelle sera leur situation sur le marché du travail et de l'emploi ? Quelles sont les rémunérations qu'ils peuvent espérer ? Trois étudiants sur dix ont commencé des études sans savoir à quoi ils s'engageaient ni où ils allaient aboutir.

● PAYS-BAS — A Leiden, l'Université compte instaurer prochainement un cours triennal portant sur une formation professionnelle abrégée. Il semble en effet que la Société a de plus en plus besoin de travailleurs nantis d'une formation générale englobant un plus grand nombre de branches et capables de suivre la corrélation de celles-ci. On a surtout pensé aux professions n'exigeant pas une spécialisation poussée mais une culture étendue tel le journalisme, les fonctions de cadre dans les organisations professionnelles, les pouvoirs publics, administrations et d'autres encore. On a aussi pensé aux jeunes filles qui éprouvent le goût d'une formation universitaire de courte durée. Le projet de l'Université de Leiden prévoit trois sections : culturelle-historique, sociologique et biologique. La première année serait considérée comme une soudure entre l'enseignement secondaire et l'Université. L'idée semble avoir recueilli un succès favorable en Hollande.

● AUTRICHE. — L'Union Nationale des Etudiants Autrichiens vient de protester contre la décision du gouvernement d'autoriser le 7<sup>me</sup> Festival Mondial de la Jeunesse qui doit avoir lieu cet été à Vienne. Il faut remarquer qu'aucune organisation de jeunesse ou d'étudiants n'a lancé d'invitation, celle-ci émanant du gouvernement seul.

UNE GREVE D'AVERTISSEMENT DE 48 HEURES a été décidée et réalisée par les assistants et le personnel scientifique de l'Ecole technique supérieure de Graz pour donner plus de poids à leurs revendications demandant l'augmentation des postes prévus pour les assistants et le personnel scientifique.

● CUBA — L'Europe semble être épouvantée par la dépression du nouveau gouvernement de Fidel Castro. Il faut se replacer dans un contexte local. Beaucoup de victimes du régime Batista ont été torturées, battues à mort, pendues, castrées, déshabillées par des explosions de bombes attachées au ventre, beaucoup ont eu les yeux arrachés. Il y eut des bombardements de villes, car les soulèvements ont été écrasés par l'action conjuguée des tanks et l'artillerie. Des choses que d'aucuns n'ont pu oublier...

● CANADA. — Le gouverneur Faubus de l'Arkansas a été brûlé en effigie sur le territoire de l'Université d'Ottawa. Quelque 1.400 étudiants faisaient la ronde autour d'un bâcher où était en train de brûler un mannequin représentant le gouverneur raciste. Le visage éclairé par les flammes hautes de 25 pieds, ils criaient : «A bas Faubus!» Les cris augmentaient au fur et à mesure que les flammes grandissaient, envoyant des étincelles dans les airs à une distance de 100 pieds.

● ANGLETERRE. — «SUIVRE AUSSI PEU DE COURS QUE POSSIBLE», tel est le conseil que vient de donner récemment le Professeur Lionel Elvin, Directeur de l'Institut Pédagogique de l'Université de Londres, à 250 bacheliers qui veulent entreprendre leurs études avec l'aide de bourses du Comté de Middlesex. Pour ce qui concerne le temps de travail d'un étudiant, abstraction faite des cours, il estime que cinq heures conviennent. Un excès de travail aboutit le plus souvent à une mauvaise note à l'examen. Une trop grande spécialisation est regrettable, à son avis. Si un étudiant s'instruit dans sa branche sur la base la plus large possible, et a en outre des amis dans les autres Facultés, il quittera alors l'Université non comme simple spécialiste mais en homme à la personnalité.

● CONGO BELGE — Les étudiants de l'Université officielle d'Elisabethville se sont mis en grève le 23 janvier pour une durée de trois jours : pour protester contre le retard apporté dans les nominations des professeurs aux facultés polytechniques, de droit, de philosophie et à l'Ecole des sciences et de l'éducation.

Sonnet

J'ai peur ô mon amour, de ne jamais connaître  
Le doux bonheur promis aux jeunes épousés,  
J'ai peur de cette vie où mes jours épuisés  
Dans la dissipation, s'écoulent sans renaitre.  
J'ai peur ô mon amour de ne jamais voir naître  
Dans un lit d'amoureux tes frais et bons baisers,  
De ne sentir jamais nos deux fronts apaisés,  
J'ai peur que tes grands yeux viennent à disparaître.  
Les hommes sont méchants et le bruit nous entoure,  
Tout s'acharne à briser la paix que l'on savoure,  
Mes seuls moments heureux sont ceux où je te vois.  
J'aime et suis mécontent, j'espère et désespère,  
J'ai trop ce sentiment que la vie est sévère  
Mais que je t'aime tant, jeune biche aux abois.

C. PHILIPPE

LE BON CHOCOLAT BELGE

Côte d'Or  
CÔTE D'OR

ALIMENTA  
40 rue Bara, Bruxelles

# CE SONT AUSSI DES HOMMES!

R. REMOUCHAMPS

Au cours d'une enquête menée auprès des écoliers de Vienne (Isère-France), la question suivante était posée : « Accepteriez-vous d'avoir pour camarades des Espagnols, des Anglais, des Belges, etc. »

Voici ce qu'ils répondirent (en pourcentage de OUI) :

Anglais	68 %	Grecs	34 %	Allemands	23 %
Américains	59 %	Espagnols	33 %	Arméniens	24 %
Belges	55 %	Polonais	32 %	Indochinois	23 %
Italiens	42 %	Russes	29 %	Turcs	19 %
Nègres	40 %	Nord-Afric.	28 %	Juifs	19 %
				Caroliens	18 %

Il est remarquable de constater que ce sont les CAROLIENS, peuple qui n'existe pas, que les écoliers de Vienne veulent le moins avoir pour camarades. Ils ne les connaissent pas, ils s'en méfient.

Nous aussi, bien souvent, passons outre d'un jugement motivé et raisonné pour nous laisser mener par des préjugés qui ne reposent sur rien de sérieux.

Il est une autre chose qu'il nous faut noter : l'avis d'un peuple sur un autre peuple varie, parfois du noir au blanc, selon le pays dont il émane. Voici, par exemple, comment le Français est considéré par :

Les Britanniques	Les Allemands	Les Hollandais
intelligent vaniteux travailleur pacifique généreux brave	dominateur intelligent vaniteux pacifique cruel arriéré	brave généreux pacifique vaniteux ouvert au progrès intelligent arriéré

Ces deux enquêtes nous prouvent que nous ne connaissons les autres que de façon bien souvent imprécise. Cette lacune est quasi toujours une cause de mécontentement, une source de conflits.

Est-ce dire que pour s'entendre, il suffirait aux hommes de se connaître mieux par des contacts plus fréquents ? Hélas non ! Ce serait peut-être trop facile. Si les contacts sont aptes à produire cet effet, ils restent nettement insuffisants.

Mettre des hommes les uns en face des autres ne servirait à rien si on n'a pas bien préparé soigneusement ces rencontres destinées à aiguïser notre sens international.

### QUELS SONT LES ETRANGERS AUQUELS NOUS AVONS A FAIRE ?

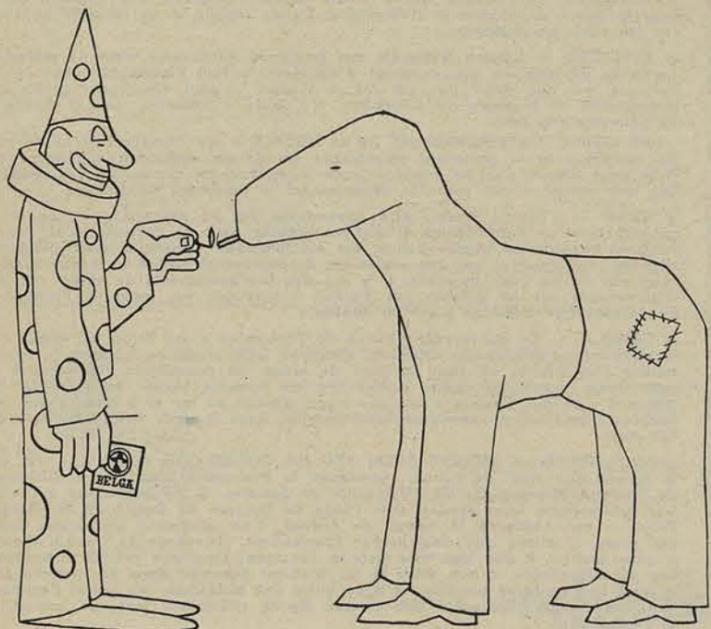
- 1.) les ouvriers et les étudiants étrangers se trouvant chez nous ;
- 2.) les autres émigrés qui rôdent ou croupissent de par le monde.

#### A. — CEUX QUI SONT EN BELGIQUE.

Notre pays, et plus spécialement la Wallonie, est le centre où sont venus se fixer bon nombre d'ouvriers étrangers. La grande majorité vient d'Italie. Poussés par des raisons économiques, ils sont venus travailler dans nos charbonnages. La plupart ne s'attendait pas à la vie rude qu'ils allaient devoir mener.

Au recensement de 1947, la Belgique comptait 84.134 italiens. Tout porte à croire que le nombre s'est encore (et pas un peu) accru durant ces 11 dernières années. A cette date, il y avait en Belgique 43 étrangers pour mille habitants.

A côté des ouvriers, citons les étudiants venus de l'étranger pour étudier dans les Universités belges. Celle de Liège comptait 265 étrangers pour une population totale de 4311 étudiants au cours de l'année académique 1957-58.



FOLON

Une BELGA vous détendra !

# La Penne

**A** PRES une éclipse, « LA PENNE — qui se qualifiait « journal réactionnaire fondé à l'époque des jupes courtes et des jolies cuisses » a reparu ! Elle ne paraîtra plus...

En conclusion d'une fermentation fertile, ses rédacteurs — spécialistes du « gnôthi séauton » — ont produit une œuvre de bibliothèque. Le 1<sup>er</sup> avril étant trop éloigné, ils l'ont fait paraître le 29 février.

Pour ne pas laisser se perdre ce monument historique, LE VAILLANT — toujours à l'affût — a pu intercepter les invendus. Il a aussitôt envoyé un exemplaire à ses fidèles abonnés (il constituera le N° 5 de leur collection du 50<sup>e</sup>). Nos amis qui désireraient s'en réserver un pour leurs archives peuvent encore acheter un des derniers numéros à l'Union ou à la Mâson.

une ←

D'ailleurs, nous invitons pour ainsi dire tous les diplômés des humanités à entreprendre des études supérieures. Sauf exceptions, aucun **numerus clausus**, aucun concours, aucun examen d'entrée même n'entrave l'accès de l'université. Le Congrès National des Etudiants vient encore de repousser à l'unanimité l'instauration d'un examen d'entrée. J'avoue que ce système ne m'a jamais séduit non plus. Mais dans ces conditions, il suffit d'avoir obtenu le certificat d'humanités pour pénétrer de plein-pied à l'université et l'on tend de plus en plus à considérer tous les certificats comme équivalents pour l'admission à des études supérieures, quelles qu'elles soient.

Jusqu'à présent, il est vrai, le premier examen universitaire constitue une barrière fort redoutable, mais je crois fermement, — j'y reviendrai tout à l'heure, — que cette barrière ne pourra être maintenue dans son état actuel. Au reste, notre pays, l'Europe, le monde réclament plus d'universitaires, notamment des ingénieurs, des techniciens, des enseignants... Des cris d'alarme ont été jetés. Entendus par les jeunes et par les parents, ils ont pour effet d'amener toujours plus d'élèves dans nos universités. Entendus par les professeurs, ils ne peuvent qu'inciter les jurys à opérer le tri avec beaucoup de circonspection, voire avec une certaine indulgence.

En fait, la démocratisation de l'enseignement supérieur est commencée depuis plusieurs années déjà. Il n'est que de regarder les statistiques donnant le nombre des étudiants au cours des vingt der-

# Les Et

Quelques réflexions sur la

nières années : de dix mille étudiants en 1939, on arrive aujourd'hui à quelque trente mille.

De plus, la proportion des étudiants appartenant à des milieux de condition modeste ne cesse de croître, de sorte que l'on peut parler de démocratisation au sens strict du terme. Certes, le pourcentage des enfants des travailleurs manuels est encore faible, mais les mesures économiques que postule la démocratisation ne manqueront pas, à cet égard, d'avoir un effet heureux, auquel peuvent contribuer aussi des éléments d'ordre psychologique et social.

Tout indique donc que nous devons prévoir non à une longue échéance, mais pour bientôt, — pour demain peut-être, — un nombre d'étudiants beaucoup plus considérable encore que celui qui nous semble déjà presque excessif.

Je dis « presque excessif » en songeant aux problèmes qui sont posés dès maintenant : insuffisance des locaux, surcharge du personnel enseignant, — que l'on songe par exemple, à ce que représente déjà pour certains d'entre nous le poids des examens, — écrasement du personnel scientifique qui a pour mission de diriger des travaux pratiques...

Avec la clairvoyance qui le caractérise, M. le Recteur a évoqué, dans un discours qu'il a prononcé en mars 1958 à la tribune des Amis de l'Université, puis dans son discours de rentrée le 4 octobre dernier (**L'Université en expansion**), les principaux problèmes avec lesquels l'Université sera confrontée demain, — notamment à cause de la démocratisation. Plusieurs de ces problèmes ont été débattus au Congrès National des Etudiants qui s'est tenu à Liège, du 28 janvier au 4 février. Il en est d'ailleurs qui sont tout à fait à l'ordre du jour, tel celui des examens au sujet duquel **La Métropole** a entrepris une vaste enquête. Mais, à mon sens, certains d'entre eux sont si urgents et si graves qu'il vaut la peine d'y insister.

★

Ce sont d'abord des problèmes matériels. Comment accueillerons-nous demain nos étudiants ? Un bon nombre de ces jeunes gens et de ces jeunes filles qui vont nous arriver en masse ne seront pas de Liège ou des environs. Si nous décomptons même les « navetteurs », beaucoup d'entre eux devront trouver à Liège un logement et une pension. Parmi ces derniers et parmi les autres, combien prendront au moins le repas de midi en ville ! Or, les « kots » sont relativement rares et, en tout cas, trop chers pour des étudiants de condition modeste. Les restaurants « bourgeois » ne sont guère démocratiques non plus. Il faudra des cités, il faudra des homes, — et dans ce domaine, nous débutons seulement, — il faudra des restaurants universitaires autrement vastes que ceux qui reçoivent actuellement la population de nos facultés.

Dans quels locaux, — salles de cours, laboratoires, bibliothèques, — l'Université elle-même accueillera-t-elle ces masses d'étudiants ? Déjà cette année, les journaux ont révélé au public, par des articles et par des photos, les conditions dans lesquelles certains cours étaient faits, faute de locaux suffisants. Rendons d'ailleurs hommage aux autorités académiques, qui, très attentives au problème, ont pris des mesures exceptionnelles pour remédier à la situation. Y parviendront-elles toujours ? L'on fera bien de méditer la leçon que comporte le cas de Paris. Quand on a dressé les plans des nouveaux locaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, nombre d'entre nous ont affirmé que ces locaux seraient déjà trop exigus au moment où nous y entrerions : ils se sont fait traiter de « mégalomanes » ; mais j'ai bien peur que les mégalomanes n'aient eu raison.

★

Le problème des locaux n'est pas sans rapport avec celui de l'organi-

### QUE POUVONS-NOUS FAIRE ?

Notre premier devoir est évidemment de nous montrer corrects et courtois vis à vis d'eux. Ce ne sont pas des bêtes curieuses venues d'un pays lointain. De grâce, cessons de voir en eux des sujets de légende...

Abordons-les... Parfois, il est vrai, ils se montrent distants, mais ce que nous prenons, tellement facilement, pour de la prétention n'est au fond que timidité.

L'Université compte un cercle où il nous est loisible d'établir des contacts avec des étudiants venus d'autres pays : c'est le **Carrefour International**. Pourquoi ne pas y aller ? Au moment où tant d'hommes politiques et autres luttent pour un monde plus uni et plus humain, nous avons, nous étudiants, l'impérieux devoir de collaborer...

C'est à nous de créer les faits ; les structures politiques en découlent.

#### B. — LES REFUGIES

Ceux-ci ont quitté leur pays pour des raisons politiques. Il ne nous appartient pas de juger du bien fondé de leur exode ; une chose est certaine : ils souffrent. Le réfugié est un être à part : loin de sa famille, de son foyer, il est amené à vivre, seul parfois, dans une région qui lui est bien souvent hostile. Il n'en connaît ni la langue, ni les coutumes. Personne ne s'en occupe... il devient un déraciné, auquel, comme le répète bien souvent le R.P. Pire, l'occidental, au nom d'une charité de pacoille, a fait une âme de mendiant. Habitué à recevoir le minimum vital, il s'est refusé à tout autre effort. Est-ce la justice ? Beaucoup trop d'entre nous se sentent en règle lorsqu'ils ont donné leurs vieux souliers à telle ou telle œuvre.

Ce que nous devons faire, c'est reclasser ces malheureux, les intégrer dans notre monde occidental, leur donner une raison de vivre.

Certains sont dans des camps, d'autres viennent d'en sortir... les camps, cimetières des espoirs perdus, produit de notre égoïsme national.

Nous voulons rester entre nous, nous imaginant recevoir une plus grande part du gâteau...

Avons-nous seulement pensé à ces milliers d'enfants qui y croupissent ? Quel sera leur avenir ?

L'INTEGRATION est cependant possible. C'est ce que le Père Pire est en train de nous prouver.

Des organismes officiels luttent de leur côté : l'UNREF, le CIME et l'USEP sont les trois principaux.

Nous devons en arriver à supprimer les camps. L'ampleur sans précédent de l'action de secours en faveur des réfugiés hongrois montre ce que peut la solidarité internationale. Sur les 195.000 Hongrois qui ont trouvé refuge en Autriche et en Yougoslavie, plus de 165.000 ont été réinstallés dans l'espace de 11 mois. Oui, le monde sait bouger quand il le veut, ou encore quand il se sent menacé. Le malheur est que nous sommes tous plus ou moins égoïstes. Le Racisme, le Nationalisme et le Colonialisme ne sont-ils pas les aspects « internationaux » de l'égoïsme ?

★

Amis étudiants, nous DEVONS nous informer, nous éduquer dans le sens de la compréhension internationale.

Ce ne sera pas toujours facile et parfois, il nous faudra mettre beaucoup d'eau dans notre vin, surtout lorsque nous nous entendrons dire ce qu'on pense de nous ailleurs. Ayons ce courage ; et soyons, dans tous les cas, persuadés que l'effort fait en ce sens ne saurait que nous être profitable.

Le jour où l'homme comprendra que l'étranger, quel qu'il soit, est aussi un homme, un grand pas sera fait dans la lutte que nous menons pour nous conquérir la paix.

# udes Universitaires

démocratisation des études par M. le Professeur R. FOHALLE

sation des études. L'exiguïté d'une salle de cours peut entraîner un dédoublement de certains enseignements, si l'on ne se heurte point, par ailleurs, à une pénurie de locaux.

Mais c'est surtout le nombre même des étudiants qui peut réclamer une telle mesure. Admettons que la salle soit équipée d'un bon micro et d'un excellent tableau, que le professeur parle distinctement et écrive d'une manière lisible : il reste que, trop loin de la chaire, les élèves sont exposés à perdre une partie de la leçon.

D'autre part, un auditoire nombreux accroît la fatigue et la tension nerveuse du professeur. Certes, il ne faut pas dire trop de mal de ces grands cours qui ressemblent à des conférences. Pour les maîtres, c'est une épreuve redoutable, une sorte de test : certains qui ont réussi très bien dans des cours de licence, où ils ont fait travailler les étudiants, auraient peut-être échoué dans une chaire de « cours général ».

Il n'empêche qu'un enseignement purement dogmatique n'est qu'un pis aller : le professeur doit pouvoir accoucher les esprits, questionner ses élèves, répondre à leurs questions ; il doit pouvoir contrôler leur acquis, en les interrogeant. Plus l'auditoire est nombreux, plus il est difficile de pratiquer la maïeutique, plus il est malaisé aussi de procéder à des interrogations de contrôle.

Au demeurant, — et ceci est peut-être encore plus important, même sur le plan de l'enseignement supérieur, — une leçon donnée dans ces conditions n'est pas adaptée aux besoins des divers auditeurs : sans aller jusqu'à prôner l'enseignement individualisé, je regrette que les grands cours, dont la plupart groupent d'ailleurs plusieurs sections et même parfois deux années différentes, ne tiennent aucun compte de la diversité des connaissances. Le problème sera demain d'autant plus grave que nous pourrions avoir devant nous des étudiants formés dans des moules très disparates. Il sera souhaitable de dédoubler et même de diviser davantage nombre de cours.

La surcharge des professeurs, des chefs de travaux, des assistants en sera encore accrue et il faudra bien se résoudre à en nommer davantage. Je crois que dans bien des cas nous avons les hommes sous la main, mais il y aura un problème de crédits et aussi de nouveaux problèmes de locaux, car il conviendra de mettre à la disposition de ce personnel des salles de cours, des bureaux, des laboratoires.

La démocratisation des études pourrait nous contraindre à des remaniements bien plus profonds.

Je pense, par exemple, à des réductions de programmes et d'horaires qui sont souhaitées depuis longtemps, mais qui seraient enfin imposées par la surcharge du personnel scientifique.

Je pense surtout à une conception de l'enseignement universitaire toute différente de celle qui préside à notre organisation actuelle. Elle se fondera sur les idées mêmes qui sont à la base de la démocratisation. Nos programmes témoignent d'une vue périmée. Demain, ils seront sans doute moins encyclopédiques, comporteront moins de matières obligatoires, offriront plus d'options, permettront des spécialisations plus poussées et pourtant feront une plus grande place à l'humain.

C'est le vaste problème de la réforme des études, auquel M. le Recteur Dubuisson a réfléchi et qu'il a traité brièvement dans son discours de rentrée. Le Congrès National des Etudiants l'a abordé également.

La réponse à la question suivante de M. le Recteur doit inspirer la réforme : «... laissons-nous aux jeunes gens le temps d'établir un programme de vie personnel, de s'intéresser aux problèmes humains, de participer à des activités culturelles ou, plus simplement encore, de s'essayer à l'observation

et à la réflexion personnelle? » Il faut donc souhaiter « un sérieux allègement de nos programmes », une coordination des enseignements, plus de liberté dans l'assistance aux travaux pratiques « au moins dans les dernières années », en général plus de souplesse et plus de possibilités de spécialisation. Les étudiants de leur côté, demandent un élargissement de l'« éventail » des cours à option. Par ailleurs, il est dans les vœux de tous que la première année soit consacrée à acquérir une « large culture de base » ou une « formation générale orientée ».

L'on doit trouver les moyens d'établir les contacts directs entre maîtres et étudiants, ces contacts qui, selon M. le Recteur, sont « devenus de plus en plus rares à cause de l'afflux des jeunes gens » et qui « sont cependant chose capitale dans la formation des universitaires ». Le Congrès des Etudiants, lui, demande la cogestion facultaire et, ce qui me paraît beaucoup plus important pour la préparation à la vie, l'organisation de stages sociaux obligatoires. En bref, disons avec M. le Recteur que nous devons repenser l'Université dans le cadre de la vie moderne, dans le cadre d'une humanité en marche.

★

Dans ce vaste ensemble, le problème de la réforme des examens tient particulièrement l'attention. C'est le « forcing » actuel qui est surtout critiqué. L'on souhaite à tout le moins l'étalement des horaires et la dispersion des examens sur une certaine distance. Allant plus loin, M. le Recteur préconise « des épreuves fractionnées » et les étudiants demandent « l'officialisation et la législation des examens hors-session » pour certaines matières, avec la suppression des examens pour les travaux pratiques.

Je n'ai jamais pensé, quant à moi, que notre système fût l'idéal. Il y a quelque vingt ans, à la veille de la guerre, le Centre d'Etudes pour la Réforme de l'Etat m'ayant appelé à faire partie de sa commission de l'enseignement supérieur, je me risquai à y proposer des réformes touchant le régime des examens, mais tous mes collègues de la commission défendirent fermement « l'épreuve de force » que constitue le bloc des interrogations. Je persiste à croire qu'un fractionnement raisonnable des examens vaudrait mieux.

Mais je pense aujourd'hui à des réformes bien plus radicales. Le système actuel pouvait paraître tolérable à une époque où les étudiants étaient relativement peu nombreux.

Dans beaucoup de cas, les professeurs les connaissaient avant les examens. Il en était ainsi pour les cours des sections ou les cours des licences, comportant des exercices pratiques, des leçons faites par les élèves, des interrogations en cours d'année. Mais même pour les « grands cours », les professeurs n'étaient pas désarmés : ils demandaient des travaux ou ils organisaient des interrogations écrites et ils corrigeaient eux-mêmes les copies.

Au surplus, — et ceci me paraît très important, — ils pouvaient consacrer à l'épreuve orale de chaque impétrant le temps nécessaire pour se faire une opinion consciencieuse non seulement sur ses connaissances, mais sur sa valeur intellectuelle et même morale.

Aujourd'hui déjà, pour certains enseignements, le nombre des étudiants est tel que les professeurs ne peuvent organiser des interrogations ; s'ils en organisent, ils doivent faire corriger les copies par leurs assistants ; s'ils demandent des travaux, ils sont forcés de les parcourir rapidement. En fait, quand il se présente à l'examen oral, le récipiendaire est souvent un inconnu pour son interrogateur.

Or, le rythme des examens ne permet pas à celui-ci de prolonger l'épreuve au-delà de quelques minutes. Ainsi conçus, celle-ci se limite trop souvent à un déballage

des connaissances, non sans un certain psittacisme, pour autant que l'inhibition ne paralyse pas le candidat. L'examinateur posera peut-être l'une ou l'autre question de jugement. Le candidat devra répondre dans la fièvre d'une épreuve réglée par la montre du professeur : pour lui, ce sera souvent pile ou face.

Pas un examinateur consciencieux n'oserait affirmer que dans de telles conditions l'on est en état de porter des jugements suffisamment sûrs, même pour apprécier les connaissances réelles des candidats. Que dire s'il s'agit de jauger plus profondément la valeur intellectuelle et surtout ces éléments du caractère qui sont si importants dans l'exercice de toutes les professions universitaires?

Certes, chaque épreuve constitue un ensemble qui est apprécié non par un homme, mais par un jury : souvent, les jugements se recourent l'un par l'autre. Il n'en est pas toujours ainsi cependant et il arrive que le jury entérine l'appréciation de l'un de ses membres. Même quand les jugements sont concordants, des erreurs sont possibles, en raison notamment de l'état psychique du candidat. Qu'il est loin, le temps où tout le jury entendait et appréciait chaque examen !

Ce qui est vraiment très grave, c'est que cette situation est surtout celle des candidatures, particulièrement de la toute première année. Le tri s'effectue sur ces bases discutables, que l'opinion publique tend à considérer comme la caricature d'un système raisonnable et juste. Au demeurant, le pourcentage élevé des échecs dans les épreuves ultérieures, — qui est « le drame », dit M. le Recteur, — ne prouve-t-il pas que le tri est mal fait en première candidature?

Or, demain, nous aurons encore plus d'étudiants. Pourra-t-on encore allonger les sessions, rogner les vacances? Ou faudra-t-il réduire davantage la durée de chaque interrogation, apprécier d'une manière encore plus sommaire la valeur de candidats que l'on connaît de moins en moins, qui seront issus de tous les milieux, qui auront reçu des formations diverses?

Bien sûr, une solution partielle de ces difficultés pourrait être apportée par le dédoublement des cours, avec un dédoublement correspondant du personnel enseignant et scientifique.

Mais je pense que dans l'esprit d'une véritable démocratisation, ce ne serait pas suffisant. Si des étudiants de plus en plus nombreux peuvent accéder à l'Université, est-il socialement défendable, — et est-il souhaitable si nous avons un tel besoin d'universitaires, — que l'université se livre après quelques mois à un abattage brutal et massif?

Je ne suis pas naïf au point de croire que tous ceux qui entreront à l'Université en sortiront nantis d'un diplôme. Je crois simplement que quand l'élimination atteint le pourcentage qu'elle atteint aujourd'hui, et si notre régime subsiste, ce pourcentage risque de s'aggraver encore demain, — il y a quelque chose de défectueux dans le système, soit du côté du secondaire, soit du côté du supérieur. Je crois surtout que le tri doit se faire sur des bases indiscutables, à la suite d'épreuves successives qui permettraient de porter sur les candidats des jugements appréciant non seulement leurs connaissances dans telle ou telle matière, mais leur réelle valeur intellectuelle, leurs qualités de caractère, leur sens social, leurs possibilités de devenir demain ces hommes d'élite que notre temps réclame.

★

De tels projets peuvent paraître audacieux, voire utopiques. Tout compte fait, je préfère la « réformite » à l'immobilisme. Notre siècle avance à pas de géant. Une évolution rapide et profonde se manifeste dans tous les domaines. Qu'on le veuille ou non, la démocratisation ouvre plus largement les portes de l'Université. Il serait bien étonnant que celle-ci ne s'adaptât point. Mais si elle devait faire cette adaptation sous la contrainte, ce serait tant pis pour elle.

R. F.

# Le Congrès, ça m'use

La Fédération des Etudiants Belges s'est réunie à Liège au Palais des Congrès et a décidé d'égayer ses travaux.  
(Les journaux)

Le président Monheim — les ménapiens absents — souriait à chacun : « J'entends que l'on s'amuse ». Et, pour faire un discours aux arguments brillants, invoquait du congrès sa Muse.

Puis aussitôt la FEB distribua les jeux. Toutes les sections firent de la musique. Ainsi qu'au bon « vieux-temps », sur trois notes des vœux. Mais le Parlement hélas tique !

Pourtant que voulait-on ? Rien que des vœux mineurs : des students jamais là dans des univs fantômes, des examens sans cours, des cours sans professeurs, et sans examens des diplômés.

A L'OUTRE-MER, les « bleus » cherchaient les océans ; en quête de... bateaux, trouvaient les eaux-taries... Les noirs faisaient chorus pour la traite des blancs, et ne songeaient... qu'à roseries.

L'INTERNATIONALE est l'espoir de demain. Les « rouges » y faisaient d'autres loups-phoques-ries, en réclamant du ciel un monde plus humain, clamant leurs à-Dieu-vat-cherries.

LA SOCIALE était pour les gars au grand cœur pensant à leur décès, à leur femme en détresse. Des veuves tendrement pleuraient le chaste cœur : « Oh ! que mon corps sage m'opresse ! »

LA FACULTAIRE avait un rôle plus confus : ainsi qu'on vient en aide aux poitrines caduques, rendre les « facultés » à ceux qui n'en ont plus... (nous ne parlons pas des eunuques).

Aux CITES-RESTAURANTS, Anne-Marie errait. Dirigeant la cuisine, elle y serait à l'aise. Tous auraient le béguin, chacun l'adorerait, à regarder sa bouille à baise.

A celle de LA PRESSE, ici, partout, ailleurs..., notre ardent rédac-chef pestait, vivait son rôle, et perdait ses hublots... Pour calmer ses vapeurs, il vaudrait mieux le... mettre-au-pôle.

Et si pourtant, au pôle, il y perdait... le nord ? Pirmolin l'a perdu, chef de vente bizarre ! Criant « gare » à la gauche, il sombra... par tribord : prends garde, hôtesse, au chef de... gare !

Les « gars » de l'Union — unis comme un rempart —, puisqu'à chaque propos l'Union fait la farce, Natalis et Detry, Halin, Philippe, Henrard... chantaient les charmes de la... « garce ».

Au secrétariat Jean-Jacques s'affairait, traduisant, rédigeant, cornemusant sa thèse. « Parlera-t-on de moi ? » disait-il, inquiet. « Parlez d'une... touche écossaise ! »

Parmi les — au micro — « Nom de Dieu ! pas d'accord », le gars de l'Inutom calme lisait le « Monde ». Le traducteur nageait comme un... vieillard en sort, arrhant de la brune à la blonde.

Gilliard va prendre femme ; il flambe, à son succès. Contre tant de chaleur, vraiment... qu' alors-y-faire ? Un seul vœu à voter selon lui au Congrès : « Hé ! qu'on coure unis vers Cythère ! »...

RENVOI.

Que reste-t-il enfin de ces huit jours d'oubli ? Des discours, des papiers, des biftecks, de la bière... O Muse du Congrès, était-ce donc ceci que tu leur réservais ? Rentre dans ta tanière ! — Et qu'as-tu fait de moi, chroniqueur ébahi ? Vois ce qu'est devenu mon rapport... ; sois-en fière ! Tu devais m'inspirer, Muse ; tu m'as trahi. Tu n'étais qu'une Muselière...

DU CONGRES, SA MUSE

Spi

BILLET  
DE  
PARIS

## L'Eglise en marche

C'est sous ce titre que Son Exc. Mgr. Villot, Directeur du Secrétariat général de l'Episcopat français, a donné aux étudiants catholiques de la Cité universitaire de Paris une conférence sur le catholicisme français. Nous croyons utile de communiquer les grandes lignes de cet important exposé aux lecteurs du «Vaillant», non seulement dans un souci d'information, afin qu'ils sachent ce qui se passe dans l'Eglise d'un pays voisin du nôtre, mais surtout pour que le témoignage de Mgr. Villot sur l'Eglise de France les fasse réfléchir aux problèmes de leur propre église.

CE qui frappe l'étranger quand il assiste à des réunions de jeunes catholiques français, c'est le vif intérêt que ceux-ci portent à la vie de leur église et aux problèmes qui se posent à elle. Est-ce suffisamment le cas chez nous? L'Eglise ne peut pas seulement être l'affaire des gens en robe : prêtres et laïcs chrétiens, sous la direction de leurs pasteurs, les évêques, qui doivent réfléchir et travailler ensemble à l'édification de l'église.

Comment découvrir l'Eglise de France? Mgr Villot esquisse tout d'abord les caractéristiques de celle-ci, en dégage les lignes de force, ensuite il analyse rapidement les grands problèmes auxquels elle doit faire face.

Tout d'abord, le catholicisme français n'est pas un catholicisme rassemblé, de bloc, ce n'est pas une masse compacte. Un dans la foi, inspiré par un grand souci d'adaptation et donc de réalisme, il se veut largement ouvert à des activités les plus diverses, ce qui donne parfois une impression d'éparpillement. Si on veut qu'elles réussissent, les manifestations collectives, spectaculaires, très rares, doivent traduire quelque chose de profond, d'authentique dans l'ordre de la charité et du témoignage. On constate une grande variété de formes, dont la formule des équipes, très poussée : équipe d'A.C., mais aussi beaucoup d'autres en dehors de l'apostolat organisé. Cette diversité se reflète surtout dans deux domaines, celui de l'engagement politique et celui de la presse. La hiérarchie respecte la liberté d'option dans le domaine temporel. Elle proteste contre les agissements des partis et des hommes politiques qui mettent en avant leur qualité de catholiques. L'église, désireuse de garder son indépendance, étend la liberté des chrétiens à tous les partis, dont les programmes ne sont pas opposés à la doctrine catholique. Quant à la presse, on constate qu'elle défend les options les plus larges, liberté et diversité qui ne sont pas toujours du goût de tout le monde. Il est normal que les chrétiens portent des jugements différents sur le temporel et donc que la presse d'inspiration chrétienne se présente sous différentes formes. L'église rappelle souvent le respect de l'opinion d'autrui et elle stigmatise l'intolérance et l'agressivité de certains chrétiens. On perçoit des tensions entre la liberté et la discipline, mais aussi des tensions inévitables entre les diverses attitudes des chrétiens en ce qui concerne l'engagement temporel. Cette ouverture du catholicisme français suppose que les chrétiens soient capables de supporter cette diversité. Cela coûte beaucoup au chrétien français qui dogmatise assez facilement. Pour sauvegarder cette souplesse, il est nécessaire de développer le sens de l'Eglise.

Le catholicisme français n'est pas un catholicisme séparé, isolationniste, jaloux de garder ses positions acquises. Il se veut être de conquête ; missionnaire, il veut pénétrer d'esprit chrétien tous les do-

maines : institutions, apostolat organisé, etc... La paroisse, jadis circuit fermé, tend aujourd'hui à être missionnaire. Non contente de «christianiser» les chrétiens, ceux du dedans, elle essaye aussi de rassembler ceux qui n'ont pas de foi, ceux du dehors. Les missions qui autrefois avaient comme objet de réveiller la foi des chrétiens, s'attachent maintenant à pénétrer tout le milieu en employant des méthodes nouvelles : préparation sociologique, réunions de quartier, réunions même dans des salles de café, etc... L'école chrétienne de France paraît avoir des chances d'avenir dans la mesure où elle est capable de former des apôtres qui ont une vie rayonnante. Par l'apostolat organisé, on désire introduire le Christ dans la cité, dans la vie sociale. D'immenses terrains en France sont imperméables à l'action directe des prêtres. C'est là que les apôtres laïcs ont un rôle immense à jouer. Ainsi, dans l'enseignement technique une enquête a révélé qu'à 12 et 13 ans, 80 % des enfants pratiquaient, à 15 ans 40 % à la sortie 10 % seulement. Dans toute la vie civique, à cause du laïcisme, la pente est difficile à remonter. Beaucoup de catholiques, conformistes, étaient complices de cet état de choses. Un autre type de chrétien apparaît à notre époque, c'est le militant qui n'hésite pas à dire ses préoccupations chrétiennes et à réagir, s'il le faut, contre son milieu. Mais c'est dans le milieu ouvrier, pénétré de marxisme, qu'actuellement le témoignage des laïcs chrétiens importe le plus. La difficulté de cette forme d'apostolat, c'est de sauvegarder, sans l'altérer, la présence de l'église. L'action temporelle manifeste encore cet esprit de pénétration. Nombreuses sont les responsabilités que les chrétiens assument pour changer les organisations temporelles et rendre plus perméables à la foi, par exemple, les organisations familiales. Par la JAC, l'activité temporelle dans le milieu rural est orientée vers des perspectives plus humaines. Pour que tous ces chrétiens soient assurés de la rectitude de leur apostolat, ils doivent rester unis à la vie de l'église. Il ne suffit pas de s'inspirer des vues d'un prophète, mais il faut que cet apostolat se fasse dans l'église en accord avec les pasteurs.

Le catholicisme français — troisième caractéristique — ne veut pas être étranger à son époque, à l'évolution du monde, en un mot intemporel. Il cherche à répondre aux questions de l'homme d'aujourd'hui. Cette prise de conscience des problèmes qui préoccupent les hommes, des injustices sociales au siècle passé, est actuellement celle de l'avènement du monde technique et la découverte des valeurs terrestres avec leurs incidences pastorales. Nous saisissons là un des principaux objets des soucis de l'église. D'autres problèmes, ceux de la colonisation et du racisme, sont posés par les événements politiques, par ex. la guerre d'Algérie. Il est évident que ce catholicisme si largement ouvert aux idées ambiantes, est exposé beau-

coup plus que jadis à confondre ce qui relève de la foi et de l'opinion chrétienne. Mais finalement quelle est la forme de catholicisme exempte de faiblesses et de tentations? Le catholicisme d'état a aussi les siennes. La mission de l'église restera partout et toujours la même, mais elle opère sous des formes différentes, adaptées à des situations particulières. C'est dans et à travers ces formes, dont le catholicisme se revêt, à une époque et dans un pays déterminés, qu'agit le St Esprit. Malgré ces tentatives nombreuses, l'Eglise a le devoir impérieux de rester présente au monde actuel.

L'Eglise de France met toutes ses espérances dans un catholicisme adapté, missionnaire et d'époque. Comment se fait-il qu'un tel catholicisme ne parvienne pas à christianiser plus profondément la France? Que le milieu ouvrier ne se christianise pas plus facilement? Aujourd'hui, à cause d'une évolution rapide et des conditions de vie toute nouvelles, le monde va plus vite à se paganiser qu'à se christianiser. La civilisation passée soutenait le christianisme, la civilisation technique actuelle, par contre, lui offre plutôt des supports défavorables. L'ambiance de matérialisme pragmatique et, chez l'homme contemporain, une certaine mentalité de supériorité, causent du tort à la foi : jadis la nature reflétait l'image de Dieu, aujourd'hui, même dans les campagnes les plus éloignées les cheminées de fabrique se dessinent à l'horizon et rendent à l'homme sa propre image. Dès l'enfance, insensiblement, s'élève un mur entre l'homme et le Mystère. Les déracinements de population aussi évoquent une rupture de vie chrétienne. D'autre part le phénomène de socialisation grandit de plus en plus et aboutit à un renversement des structures sociales au détriment des liens familiaux. La vie humaine d'aujourd'hui n'a plus les mêmes dimensions que celle d'autrefois.

Les problèmes qui se posent à l'église de France? Surtout des problèmes de doctrine et de pastorale. Actuellement, même le sens de la vie est remis en question. L'église est-elle capable de faire face à tous les problèmes? Il serait naïf de croire que l'église possède, toutes faites, les solutions justes. Si l'église pose les principes, les chrétiens, eux, les appliquent. Le problème le plus urgent est celui de la purification de la doctrine, car le risque de contamination apparaît plus grand maintenant que jadis. Il faut mettre les chrétiens en garde contre la «déviation politique» : trop de chrétiens en effet s'imposent comme premier but d'activité l'objectif politique : commenter par transformer la société, la débarrasser de ses injustices, ceci avant de penser et de travailler à son évangélisation. Ici il faut rappeler que les égarements des uns, en dépit de leur grande générosité, n'excluent pas la passivité des autres.

Ensuite se posent les problèmes de pastorale, beaucoup plus vastes ceux-ci. Susciter un laïc chrétien qui prenne ses responsabilités, former le chrétien de l'âge technique, adapter les formes de l'église afin que les milieux de culture ouvrière n'en restent pas éloignés, coordonner les efforts du clergé sur un ensemble social (d'où la question de la conception traditionnelle des paroisses), créer de nouvelles formes spirituelles, adaptées aux nouvelles conditions de vie, et enfin tâcher de résoudre les difficultés posées par les vocations adultes de plus en plus nombreuses, tels sont les problèmes critiques et urgents que l'Eglise de France s'attache à résoudre.

J. VAN HAELST

## TRIBUNE LIBRE

## REFLEXIONS

LA Messe vient de commencer, les retardataires affluent. Du haut de la chaire, le vicaire nous prévient : «Confiteor» et gentiment il traduit : «... ou acte de contrition». Ce vicaire n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot, tant s'en faut... Il lit à haute voix le chant d'entrée, la Collecte, l'Epître, l'Evangile. Sa traduction est nettement moins bonne que celle de mon «Féder» et presque tout le monde a un missel ouvert devant soi, mais qu'importe, ne faut-il pas que la Messe soit communautaire?

Je passe le sermon sous silence, je n'ai pas pris la plume pour écrire une satire à la Juvénal.

Au moins me laissera-t-on en paix pendant l'Offertoire? Pas question : le vicaire s'est précipité sur un micro et, d'un geste qui ne manque pas d'élégance, il bat la mesure. Les fidèles chantent ou du moins essayent. Je puis toujours me consoler en pensant que le prêtre officiant doit partager mes difficultés. Mes voisins me lancent un regard désapprobateur, mon mutisme les choque. Vais-je devoir cacher mon «dangereux individualisme» sous le prétexte d'une laryngite?

Nouveau chant au moment de la communion.

Après l'Ite Missa est, un ultime psaume. St Jean ne manque pourtant pas d'intérêt, mais le R. P. Gelineau en a sans doute davantage. Je pardonnerais peut-être le psaume aux petits chanteurs de Provence, hélas...

Les gens quittent l'église contents, «le temps a vite passé», ils ont satisfait leur instinct grégaire : ils ont chanté ensemble, écouté ensemble. Ils ont puisé dans l'unanimité de leurs actes un sentiment de puissance, de réconfortant contact humain ; ils ont enfin pu faire quelque chose ensemble sans se disputer!

Ne croyez surtout pas que je sois partisan de ces Messes, véritables récitals d'orgues, où l'on voit le prêtre officier comme en un film muet. Au contraire, je désirerais que le prêtre célèbre à haute voix la plus grande partie possible de sa Messe. Mais, que signifient ces chants? Un témoin indifférent trouverait qu'ils embellissent la «cérémonie», moi, j'estime qu'ils m'empêchent d'y participer. Les fidèles qui éprouvent du prurit des cordes vocales n'ont qu'à se réunir à un autre moment ou aller à la grand'Messe.

Les lectures en chaire s'imposent peut-être dans des paroisses d'amalgame, mais en Belgique, les gens ont atteint un tel degré d'instruction qu'ils savent lire, même un missel.

Je ne parlerai pas des ordres continuels : «asseyez-vous», «debout pour l'Evangile» etc... Je cherche encore l'utilité de ce qu'un de mes amis Jésuites appelle plaisamment la gymnastique liturgique.

Je serais désolé que le ton badin de ce qui précède soit interprété comme un manque de respect de ma part à l'endroit de la Messe ou de l'Eglise. Cet article, je l'ai écrit il y a plus d'un an et j'en ai différé la parution longtemps parce que je pensais que ces «réflexions» n'intéresseraient que moi. Je me suis rendu compte dans la suite que de nombreux jeunes, laïcs et ecclésiastiques, partageaient mon avis sur cette question. Il ne s'agit sûrement pas de critiquer l'esprit communautaire dans lequel la Messe doit être vécue, mais les modalités d'application ne sont pas, que je sache, affaire de dogme. Je crains que certains curés ne confondent la communauté de pensée, de prière avec une communauté purement extérieure comme celle qui consiste à chanter tous ensemble par exemple. Si l'on apprend aux fidèles à lire tous ensemble, en silence, les belles prières de l'Offertoire pendant que le prêtre les récite à l'autel ne réaliserait-on pas une magnifique forme de communauté? Le texte même de la Messe représente à mes yeux une telle valeur que je ne puis que regretter tout ce qui m'en détourne. J'aime les psaumes de Gelineau, mais pas pendant le dernier Evangile. Ce dernier n'est pas à sa place m'a-t-on souvent dit. Je veux bien, mais alors qu'on le supprime, aussi longtemps que l'Eglise le laisse là, ce texte mérite à lui seul plus de respect que toute l'œuvre de Gelineau et à ce titre, qu'on me le laisse lire en paix! Quant aux commentaires, l'utilité m'en échappe. Tout ce vain bavardage devant le mystère de la Messe, mystère qui n'appelle que silence admiratif et profond recueillement!

Trop de paroisses ne méritent-elles pas cette boutade d'un de mes amis : «Je voudrais être dispensé de la Messe dominicale et être obligé d'y assister tous les autres jours de la semaine»?

J. DELFORTRIE

## Cher Jacques,

Les curés, c'est comme les profs : il y en a qui voudraient qu'on s'intéresse à leur affaire et qui réussissent à vous en dégouter. Dommage!

Mais la Messe, c'est justement pas l'affaire des curés, c'est l'affaire du peuple chrétien.

C'est ça l'astuce!

C'est une prière commune,

pour tous, pour nous tous,

malins et bêtes, pauvres et rupins,

qui clamons ensemble d'une seule voix (plus ou moins jolie), notre confiance, notre attachement, notre gratitude au Seigneur, notre Père, auquel nous sommes unis depuis le Baptême.

Ça doit s'exprimer, tu vois. Même si ça bouscule ma prière personnelle. C'est mon sacrifice d'intellectuel que de prier aussi avec mon corps, debout, à genoux, assis, et avec ma bouche. Mais si je ne suis pas tout à fait crétin, je sais que ce qui touche mon Père ce ne sont ni mes idées, ni mes chants, ni ma gymnastique, mais mon cœur de fils.

Il y a un temps pour la prière personnelle, pour la méditation, pour la lecture de la parole de Dieu. Il y a un temps pour l'expression commune de la foi en Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ,

bruyamment,

fils d'un même Père,

qui écoute au fond du bruit

notre commun amour.

Tâche de piger (avec ou sans curé)...

Amicalement à toi,

LE SACRISTAIN

NOPIRI

RUE CATHEDRALE, LIÈGE

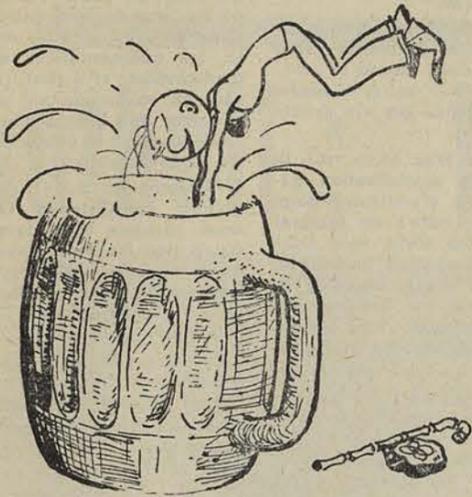
Repas copieux à partir de 15 fr

Son Speed-Bar

★ RENDEZ-VOUS DES ETUDIANTS

GRANDE VARIÉTÉ DE PLATS

# Etre Plein



Etre plein  
C'est être saoul au point  
Que si l'on enfonçait au bas de votre échine  
Un clou

On verrait par le trou  
La bière qui dégouline  
C'est n'être, au fond, qu'un tonneau  
C'est se débarrasser de tout ce qui délivre  
Pour ne plus conserver que l'ivresse de vivre.  
C'est quitter par dédain tous les sentiers battus.  
Etre dessous la table au lieu d'être au-dessus  
Délaissier le trottoir pour suivre la rigole  
Et rappeler Cambronne à tout ce qui vous colle.

A la source du Rêve, aller faire son plein  
Enfiler en chantant n'importe quel chemin  
En adoptant par galanterie  
envers les crollées

Une démarche permanentisée.

C'est avoir par soucis  
De totale blancheur,  
rincé son foie, son estomac  
et fait prendre à son cœur  
un bain de vapeur.

C'est un «Nom de Dieu» qui claque au clair de lune,  
Un chant sincère, à la «blonde», à la «brune».

Bref,

C'est toute l'humanité  
Battant le pavé

Car c'est toute la joie... ou toute la souffrance  
Bourgeois, que vous entendez passer

Quand nous vous réveillons au soir de nos bombances.

Jean-Marie DERONCHENE

(Le Vaillant, 1936)

## Biche Repetitat...

Je me suis introduit  
Dans tous les milieux  
Féminins.

J'ai pénétré  
Toutes les couches  
De la société.

J'ai bu toute l'ivresse  
Avec une fillette  
D'Anjou.

J'ai roulé  
Dans l'alcôve  
A brûler.

J'ai tâté du viol  
Avec effraction  
(Une houri d'hôtel).

Poète,  
J'ai chatouillé la Muse.

Curieux,  
Joué la fille de l'air.

Rêveur,  
Séduit la folle du logis.

Joueur,  
J'ai retourné la dame.

Badin,  
Suis entré dans la ronde.

Sadique,  
J'ai battu la compagne.

Désinvolte,  
J'ai joué pour les brunes.

Inébranlable...

Holà !  
Qu'allez-vous penser là ?

Je suis, vous dis-je,  
Le digne héritier  
De nos ancêtres les Gaulois !  
Je suis le chevalier paillard...

Roland BACRI

## ★ LE CLUB DES SANS CLUB

nous prie d'annoncer que sa succursale liégeoise «CHEZ FRANCIS» quitte désormais le lieu-dit «Terre des Hommes» pour élire domicile Place du Congrès. Le tenancier Pire qui n'est pas le fils du père que l'on croit, rappelle à ses habitués les règles élémentaire de son hospitalité :

- 1) On n'enfonçe pas une porte ouverte (entrez sans sonner);
- 2) Le seuil franchi, la loi est celle du premier occupant (pas de réservations admises);
- 3) S'adapter au régime du chianti et des verres de caramel (on est romaniste ou on ne l'est pas).

N.B — Service(s) gratuit(s).  
G. ORGILLE

J.L..., un étudiant comme vous,  
bûche ferme, vit intensément, reste  
en bonne santé et



## réussit toujours!

Il va vous raconter comment :

«Dès mon entrée à l'univ, j'ai com-  
pris que, pour nous, tenir le coup,  
c'est avant tout bien manger.

«Mais, voilà... nous menons forcé-  
ment une vie désordonnée : pren-  
dre régulièrement et bien à son  
aise de bons repas nous est pra-  
tiquement impossible.

«La solution, c'est ma maman qui  
l'a trouvée. J'ai toujours sous la  
main un paquet de biscottes et  
une boîte de "VELVETA". Quand

«j'ai une fringale, je mange une biscotte avec un doigt de  
"VELVETA"! C'est tout le secret de ma résistance et Dieu  
"sait si je me fatigue!"

Le fromage à tartiner

# VELVETA

contient tous les éléments indispensables à  
l'alimentation rationnelle (phosphore, cal-  
cium, lactose, albumines, vitamines).  
C'est un fromage vraiment délicieux que  
vous pouvez toujours prendre en confiance  
"sur le pouce".

La lactose — c'est le 1<sup>er</sup> fromage qui en  
contienne — lui donne une digestibilité  
unique, idéale pour un étudiant comme  
vous qui devez si souvent manger  
"en vitesse".

Et il ne coûte que 6 fr. la toute grande  
portion de 62,5 gr.

Faites comme J.L... : vous vous main-  
tiendrez toujours en bonne santé et vous  
prendrez aussi chaque jour la dose de  
phosphore qui vous est si nécessaire !



VANDAM-K.H.

## METEMPSYCHOSE

QUASIMODO :  
NERON :  
HERCULE POIROT  
CHERI-BIBI :  
FRANKENSTEIN  
MALBROUCK  
ABBE SCARRON :  
LOUIS XVI  
PANTAGRUEL  
DON QUICHOTTE  
SCARAMOUCHE :  
LE BATARD D'ORLEANS :  
MONA LISA :  
CANDIDE :  
FAROUK :  
ARSENE LUPIN :  
ANNETTE et LUBIN  
LE SANGIER DES ARDENNES :

Raymond HAUSEUX  
Jacques DOYEN  
Jacques DELREZ  
Pierre RENSON  
Jean-J. VANDEBERG  
André DAMSEAUX  
Michel NOCKIN  
Marcel NATALIS  
Henri SIMON  
Claude PIROTE  
Charles JACQUES  
Jean BARBIERE  
Edmée HENKINBRANT  
Michel LAMBORAY  
FRENQUIEL  
Jean de RIJCKER  
A. SCHLECK et J. TOUSSAIN  
GUY HALIN

# Le Vie Universitaire en Australie

♦ dessins de Bob Hughes  
♦ légendes de Wayne Cartwright

Eh oui ! Aussi étrange que cela puisse paraître, il y a de la vie — de la vie étudiante même — dans les universités australiennes. Ce sont les étudiants qui sont en grande partie responsables de cette vie, sous la direction aimable et bienveillante des membres du corps enseignant qui travaillent là, soit parce qu'il ne leur est jamais venu à l'idée de faire autre chose, soit parce que la police n'a pas le droit de pénétrer dans l'enceinte de l'Université.

«Vraiment, je pense que  
pour la Fac, un simple  
complet sport suffit!»



On y trouve, bien sûr, ceux qui vivent en marge de  
la société, les individus sains d'esprit. Ils font de  
l'Economie et habitent chez leurs parents.

«Délicieux!»



Si l'on fait exception de cette minorité d'êtres nor-  
maux, il reste les étudiants invétérés, ceux qui ne trou-  
vent jamais vraiment le bonheur hors des murs de  
l'Université, comme par exemple les futurs chirurgiens  
qui s'efforcent de concilier le travail, les plaisirs et  
les jeux.

REBEL WITH A CAUSE

ou L'Avis d'un Fils

Les Tricheurs sont des mytheux

Ah! ces gens riches à qui tout est donné, même le droit et le temps de se demander POURQUOI ils ont une verrue qui leur fleurit le nez.

Ainsi, les Américains, devant les «anomalies» de comportement remarquées chez leurs boys, n'ont-ils pas pour autant perdu leur sang-froid, ni leur bonne conscience. Croyant encore que chaque dilemme a droit à sa solution, ils s'efforcèrent méritoirement de faire la lumière à grands renforts de diplômés psychiatriques, de statistiques kilométriques, le tout, sans ménager leurs cervelles complexées à déduction phalliques. Le Verdict fut à la hauteur de la situation : Rebels WITHOUT a Cause. Je vous jure que ce maigre flash électronique (noblesse oblige) n'était même pas comique, malgré ses airs de «suprema Lux».

Non, cher Oncle Sam, ce serait trop facile, la génération spontanée n'est en définitive qu'une histoire de fille-mère plus ou moins biologiste... et encore! Redde Caesari quae sunt Caesaris, et à chaque fait sa cause — ou du moins ses occasions.

Ami Lecteur, n'attends pas de moi une énumération fidèle de ce nouveau mal du siècle, parce que ces causes (qui existent) découlant elles-mêmes d'autres faits, et ainsi de suite... l'objectivité exigée y sacrifierait une vie qui jusqu'ici préféra toujours le gai vitriol au triste révélateur.

D'ailleurs, pourquoi dans le monde des «Gens Biens», tout ce bruit, pourquoi ces airs responsables, cette rage non dissimulée à découvrir du désespéré, de l'inavouable, pourquoi ces airs compassés de garde-malades, pourquoi ce masochisme affiché de l'auto-critique? Qu'étes-vous donc, Messieurs les scandalisés-bien-disposés, sinon des apprentis-sorciers ou peut-être des Pygmaliens?

Un des vôtres, Marcel Aymé, ingénument, l'avoue : «Tous», écrit-il dans un article consacré à la jeunesse, «ont pris des habitudes et des inclinaisons en regardant vivre leurs parents». Tout le monde vous accorde la culpabilité, vous devriez être contents car on parierait que vous ne demandez que cela; alors pourquoi organiser ce raffut monstre qui n'est pas sans évoquer les processions des Flagellants ou une inquisition-boomerang pour adeptes du hara-kiri. Parce que les regrets, si regrets il y a, nous nous les servirons nous-mêmes avec assez de verve, mais ne permettrons pas que d'autres nous les servent. Messieurs - d'un certain âge; nous n'avons que faire de vos petits remords, et quant à vos résolutions de fermeté «intelligemment compréhensive» on nous a appris à considérer en histoire la proclamation de l'état de siège comme une reconnaissance dissimulée d'infériorité. Vous nous avez légué un désert, un immense désert dont chaque grain de sable est, je

vous l'accorde, une pensée intelligente, mais un désert quand même. Il ne reste plus rien d'entier, plus rien qui n'ait été restauré par vos «bons offices», plus rien de vrai, de pur, d'inattaquable, d'exaltant. Soupçonnez-vous ce qu'est une vie où on ne peut plus croire en rien. Une vie où la Foi apparaît comme une abdication des responsabilités humaines où si vous préférez comme une assurance «maladie-invalidité» pour l'Ailleurs. Une vie sans Foi est un chèque sans provision. C'est plus excitant, disons-nous, sans parler de l'inquiétant qui nous habite, nous, les TRICHEURS.

Mais nous ne sommes pas des ingrats, Messieurs - les - indignés, vous nous avez appris des tas de choses utiles et, cela, nous ne vous le contesterons pas. Elèves-matous, nous avons tout ingurgité, sans faire la grimace : Le vide précieux avec Giraudoux, le mal avec Mauriac et le désespoir avec Céline et Bernanos.

Nous avons même été rêver du côté de Gide. Il nous a débarrassés de nos «complexes», il nous a donné, comme unique préoccupation, cette découverte du «moi» qui n'était qu'un égoïsme sublime, mais nous ne le devinions pas... Enfin, lorsque nous avons fini par posséder une véritable existence, nous nous sommes retrouvés, avec J.P. Sartre, les mains encombrées d'une liberté dont nous ne savions plus que faire. Il ne nous restait plus qu'à installer le néant dans nos meubles et à faire des bulles avec notre souveraine conscience devenue à la fois Prométhée et Vautour.

Il restait bien un Giono, mais les vacances sont courtes, Malraux, mais il n'y a plus de grandes causes, Claudel, mais... nous étions nés fatigués. Que n'avons-nous pu devenir nous-mêmes par nous-mêmes et, des autres, attendre le respect dû à la liberté individuelle!

Un désert vous dis-je... et vous nous reprochez notre superficialité! Mais le Sahara se franchit à vol d'oiseau et l'essai de le remplir avec du Rock 'n Roll et peut-être... de la soif, n'est pas méprisable en soi. La révolte alors? Elle peut être un remède à l'ennui, mais elle sentirait, à plein nez, l'appréhension de la défaite. Or, la jeunesse hait la défaite jusqu'à dans ses apparences, comme l'eunuque hait le mâle. D'ailleurs la voudrions-nous cette révolte, que nous ne la pourrions mener à bien parce que les vertus dynamiques (au nombre desquelles se trouvent la haine et la révolte, l'amour et la spontanéité) nous les avons égarées dans le «Carpe Diem». Il ne nous reste que le dégoût, ce cher dégoût, statique et consolant.

Henri Michaux l'a crié : «A chaque siècle, sa messe!» Qu'attend celui-ci pour instituer une grandiose cérémonie du dégoût? Oui, Messieurs les intouchables, dégoût de votre Moira «opportuniste», dégoût de votre «fatum» de concessions que vous nous imposez. Morale, Religion, Civisme, tout ce que vous touchez, devient béquilles. Rien n'est plus méprisable que ces unijambistes qui médi-

L'ANNEE DU BAC

L'Avis d'un Père

José-André Lacour a cherché le scandale dans cette pièce comme dans ses œuvres antérieures; il l'a eu, il est satisfait.

L'écrivain à la page, l'année où éclate une affaire financière, écrit un roman financier; quand le «drame de la jeunesse» est à la mode, il rédige une pièce sur «le drame de la jeunesse».

Il y brosse le faux et le vrai, le fait-divers et la considération générale; un peu d'érotisme, deux boisseaux de révolte; un tantinet d'alcoolisme; des élans vers l'absolu; des déceptions cuisantes; nappez le tout d'une sauce à la Brel; saupoudrez de Sydney Bécchet; faites mitonner deux heures en plein feu; rôtissez le plat; s'il est bien monté : c'est le succès.

Une lectrice m'écrit : «Je n'aime pas qu'on attaque en bloc une génération. Vous me pardonnerez d'être un peu ahurie à la vue des échantillons qu'on m'en donne ici : un père qui couche avec toutes les bonnes; un autre, général, qui, pendant la guerre, s'est conduit comme un lâche; le troisième, à la fois cocu et pauvre type. Un seul étonnement : que l'auteur n'ait pas ajouté un voleur...»

Sans doute, chère Madame, un voleur n'eût-il pas fait choc.

Le choc, il n'y a que cela. Nos contemporains ne sont plus sensibles qu'au coup de maillet sur

sent du football, rien de plus vil que ces bornes qui finissent par se persuader qu'ils vivent dans une société de cyclopes pour sauvegarder leur paix intérieure! En définitive, nous ne sommes pas ce que vous croyez, Messieurs les respectables, le «panem et circenses» c'était, rappelez-vous, la Rome sénile! Claudel, qui n'avait rien d'un bœuf, savait, lui, que le plaisir n'était pas tellement nécessaire à la jeunesse que l'Héroïsme. Cela fait sourire, n'est-ce pas? A défaut de grives, on mange des merles et à défaut de la réalité exaltante, on vit de mythes. Mieux vaut n'est-ce pas un beau mythe qu'une réalité poisseuse.

A ce stade, comprendrez-vous enfin que vos remords d'éducateurs tronqués, on s'en moque. Il est vrai que nous, les prétextes à dissertation apitoyées, nous n'avons pas voix au chapitre dans vos salades idéalistes.

Si nous ne contestons pas que les bons sentiments doivent trouver application, Messieurs - du - bon - côté, nous n'approuverons pas, pour autant, vos façons hypocrites de considérer l'état d'esprit inquiétant des «jeunes couches de la population mondiale». En définitive, ce sont VOS PROPRES RAPPORTS avec la marée montante que vous considérez dans leur impassibilité croissante.

Nous sommes, amis «tricheurs», le ruisseau secourable de ces Narcisses honteux...

Marc THEISEN

la tête, au crachat en pleine face, au coup de poing entre les yeux ou au coup de pied entre les... parfaitement. Quand elles ont reçu cela, les ambassadrices se récrient d'admiration, et il faut qu'un poète chrétien sache manier le blasphème pour que l'Académie bien-pensante songe à le couronner de myrtes et de subsides.

«L'Année du Bac» réjouit jusqu'aux moralistes : «Oui, nous, nous sommes tous coupables! Il n'y a pas d'enfant criminel, il n'y a que des parents responsables... Recueillons avec gratitude s'écrie Jean Vigneron dans LA CROIX, cette humiliante leçon!

Puissent donc les aimables jeunes gens de l'«Année du Bac» pardonner à leurs misérables parents!

Ils pratiquent le strip-tease dans nos salons? (Tout le monde sait, avec M. Lacour, que cela se fait partout). Eh bien, oui; NOSTRA CULPA; ne sommes-nous pas abonnés au Théâtre National et à ses spectacles immoraux? Ils se tirent une balle dans le crâne, en apprenant notre conduite en 1940? Ils ont raison : nous avons tous ignominieusement collaboré! Ils sont troublés, déçus, désespérés? Comment ne le seraient-ils pas en apprenant nos bassesses, nos vices à tous? A nous tous, qui avons fui nos malades, sous les bombes, maculé d'immondices notre contrat conjugal, et accumulé les turpitudes...»

Si vous trouvez que M. Lacour exagère, allez plutôt voir CONNAISSEZ-VOUS LA VOIE LACTEE? Là au moins, pas d'équivoque : nous sommes à l'asile.

Frère JACQUES (de la Métropole)

Chronique Théâtrale

Au National

Le Faiseur de Pluie

(de Raoul Nash)

Non!

L.

★ HOTEL - RESTAURANT  
★ PENSION BOURGEOISE  
**CHEZ LEON**  
Au 25, rue Gérardrie - LIEGE  
Prop. : P. GERMIS & V. BEER  
Téléphone : 32.06.18  
DES PRIX  
SANS CONCURRENCE



Le Restaurant  
**La Strada**  
15, EN VINAVE D'ILE

OUVERT DE 11 h. 30 à 2 h. DU MATIN  
SANS INTERRUPTION

Salle pour Banquets  
et Réunions

Prop. : P. MASSALONGA  
TELEPHONE : 32.16.99



«Oseraient-ils encore soutenir que je n'ai pas le sens de l'équilibre?»



«Voilà»



«J'ai découvert un remède pour lequel on ne connaît pas de maladie.»

Les architectes, eux, ont intégré (pour ne pas dire fusionné) l'activité sociale, la discussion intellectuelle, le sommeil et le travail. Lorsqu'ils ne sont pas occupés à discuter pour savoir si une maison est une machine faite pour qu'on y entre ou un engin fait pour qu'on en sorte, on peut les voir qui se maintiennent en forme en vue de leurs petits exercices quotidiens. L'étudiant que l'on voit ici, travaille à la mise en équation du concept volumétrique du cantilever. Demain matin, sans doute, il aura un cantilever.

Le troisième ordre monastique est celui des physiciens qui ne seront pas satisfaits tant qu'ils n'auront pas élaboré un système qui leur permette de travailler pendant leur sommeil. Ils ont récemment abandonné leur passe-temps favori — changer l'or en plomb — et s'avancent maintenant vers la découverte de la bombe qui les fera tomber en désuétude.

Quant aux étudiants en Chimie, on ne les voit à la lumière du jour qu'aux alentours des salles d'examen, vers la fin juin. Le reste du temps, ils le passent terrés dans leurs antres, suant sang et eau sur de futures découvertes renversantes pour le bien de l'Humanité.

# le Vaillant

# SPORTS



## Football : Liège, Champion National



LES SPORTS

**1-4** (de notre envoyé spécial)

Au terrain de l'ASUB, la dernière rencontre du championnat universitaire s'est déroulée devant les délégations liégeoises exubérantes. En réalité, il s'agissait du match qui avait dû être rejoué, Bruxelles ayant aligné lors de la première rencontre des joueurs non affiliés. C'est notre ami Alex Chantraine qui avait relevé cette «petite» irrégularité et avait déposé une réclamation qui fut acceptée.



Liège prend d'emblée le meilleur et Leurquin met une première fois le cuir dans les filets à la 12me minute. Mais l'ULB ne veut pas s'incliner et Musty ne peut réceptionner à la 40ème minute un tir de Jourquin.

Au second time, nouvelle suprématie liégeoise, mais ce n'est qu'à la 75ème minute que Croté marque un deuxième but. Lilien est exclu et les liégeois réduits à dix placèrent encore deux buts victorieux à la 82ème et 85ème minute respectivement par Leurquin et Croté

qui semait véritablement le panique dans les rangs ulbistes.

La fameuse hégémonie louverainiste avait pris fin.

Les équipes alignées :  
BRUXELLES : Timmermans; Denuit et Mostyn; Hanotheau, Péciaux et Amighy; Van Raes, Calonne, Houba, Borremans et Jourkin.  
LIEGE : Musty; Letawe et Henry; Mathieu, Troisfontaines et Chantraine; Croté, Leurquin, Lilien, Man et Lothaire.

### Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION

Cache-pouss. tous mod., Tabliers Labo et Dissection, Pantalons blancs

**A LA POSTE** Maison THOMA

RUE REGENCE 42, LIEGE  
Importantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h.  
EQUIPEMENTS COLONIAUX — MALLES METALLIQUES

### "J'aime le Coca-Cola

n'importe où,  
n'importe quand"



© COCA-COLA MIS EN BOUTEILLE SOUS LE CONTROLE DU PROPRIETAIRE DE LA MARQUE DÉPOSÉE COCA-COLA

★ PUISSE TON CERVEAU  
tourner aussi rond  
que les

- HORLOGERIE  
- BIJOUTERIE  
- Atelier de Réparations

## Montres de H. PAUQUET

Réduction aux étudiants

10, RUE DES CLARISSES  
Téléphone : 32.09.19

★ CHAMPIONNATS MONDIAUX UNIVERSITAIRES DE TURIN (août 1959)

La Belgique sera représentée en natation, tennis, volley-ball, basket, escrime et athlétisme. La sélection sera sévère...

★ BASKET-BALL

La troisième et dernière journée du championnat interuniv a eu lieu à Louvain qui est champion, Liège étant deuxième.

★ SKI

Le Vaillant félicite J. M. Hotermans pour le prix du mérite sportif de la ville de Verviers reçu pour ses résultats de cette année.

★ RECORD EUROPEEN ?

Liège est la seule Université sans stade; on n'a même pas d'Institut d'Education Physique. C'est la province qui prête son Institut rue Beekman...

## BUISSERET OPTIQUE

5, RUE DES CLARISSES, 5

★ Ristourne aux Etudiants



« Derrière sans protection, oses-tu la laisser... »

Les apôtres de la musique se montrent en public, mais seulement par petits groupes. Ils sont convaincus qu'avant Bartok, il n'y avait pas de compositeur et que depuis Bach, il n'y a plus de musique. Ils aiment les chansons folkloriques, le solo et les fausses notes.



« Il est bien connu que l'Europe est le centre de la civilisation. »

La philosophie est l'amour de la sagesse. La sagesse est la connaissance de la philosophie. Donc, la sagesse est la connaissance de l'amour. La première année, l'étudiant en philosophie ne va pas au cours. Au lieu de cela, il recueille les opinions de son professeur (si vous l'aviez connu de notre temps) en se réunissant dans des cafés avec les possesseurs de diplômes et leurs amis analphabètes.



« Je ne peux accepter aucune preuve empirique que je suis sain d'esprit ».

L'étudiant en Philosophie consacre ses dernières années à l'étude sérieuse.

## J'ai du printemps dans les doigts d'pied

Si tous les doigts de pied, si tous les pieds du monde  
Voulaient faire la guerre aux godillots immondes  
Aux sales gueules d'empeigne,

S'ils voulaient jeter loin leurs souliers, leurs chaussettes  
Qui préparent si bien aux « quarant-deux fillettes »  
Des lendemains qui sentent,

Si tous les ripatons  
Se foutaient de Danton  
Et de son :

« Deux godasses !  
« Encore deux godasses !  
« Toujours deux godasses ! »

Si tous les pieds voulaient... la sève printanière  
Bourgeonnerait gaiement sous nos voûtes plantaires  
Si finement cambrées.

De petites fleurs bleues entre les deux orteils,  
Nous partirions joyeux dans le simple appareil  
De nos pieds sans souliers.

Des ailes pousseraient soudain à nos talons.  
Nous rase-motterions au-dessus du gazon  
Dans la verte prairie.

La rosée caressant nos grands panards imberbes  
ILS nous verraient marcher, ô va-nu-pieds superbes,  
Sur le monde ébloui.

ILS...  
Ceux qui auront  
Des durillons.

Roland Bacri

L'assistance discrète à la rédaction du VAILLANT (dép. Cancans) justifie ses interventions :

« Mieux est de ris que de larmes écrire  
« Pour ce que rire est le propre de l'homme. »  
(Rabelais)

De plus, elle propose la formation d'un syndicat des égratignés du Vaillant. Que ceux donc, qui se sentent frappés d'une « laesio enormis » dans le chef de leur réputation retournent sans tarder leur bulletin d'affiliation à la Rédaction.

Nombreux avantages : emplâtres pour les blessures (morales) — épingles stérilisées pour faire disparaître les rancunes — consultations et plaidoiries gratuites — etc. etc...

Henri GOLANT

★ M. CLEMENS donnera sous peu une conférence d'actualité : « De la sputnicité intrinsèquement sidérale. »

## On Recherche

A disparu de la maison pénitentiaire de Fouilly-les-Trébles, le mineur d'âge, SCHOONBROODT André, Sosthène, Gontran, Théodore, Romuald, âge de 20 ans.

Voici son signalement :  
- Taille : 1.90 m.  
- corpulence : aspergiforme  
- cheveux : teintés.

Le disparu est vêtu d'un veston jaune à carreaux rouges, d'un short vert épinard et est chaussé de cothurnes.

Signe particulier : démarche étrangement ondulante.

Le fugitif, qui ne jouit pas de la plénitude de ses facultés mentales a la fâcheuse manie de pourfendre les réputations les meilleures, détournant ainsi l'attention du public de son déplorable état pathologique. Schoonbroodt aurait été aperçu récemment rôdant aux abords du lycée de Waha.

Toute personne ayant retrouvé la trace du disparu est priée de s'adresser à la caserne des pompiers communaux.



## Le Bon Brasseur



et le Go(THOT) rille

L'A.G. ET LES DIFFERENTS CERCLES ;  
LES DIFFERENTS PERIODIQUES ESTUDIANTINS ;  
M. et Mme CANULARS UNIVERSITAIRES ET  
GUINDAILLES, leurs enfants MANIFESTATIONS ET  
SORTIES DIVERSES ;  
LES BOURGEOIS ETONNES ;

ONT LA PROFONDE DOULEUR DE VOUS FAIRE PART  
DU DECES DE LEUR PERE, GRAND-PERE, PARENT ET  
AMI

## M. l'Esprit Estudiantin

idéaliste et fougueux

MORT DE TRIVIALITE ET DE SECTARISME  
sous les coups de TOTO, du LIBREX et de quelques autres.

Réunion à la MASON MORTUAIRE, 9, rue Sœurs de Hasque,  
Liège.

Le Kamarade Jean Gilliard prononcera l'éloge funèbre.

★ Le directeur d'un collège convoque le père de deux jeunes élèves particulièrement turbulents.

Après avoir exposé au père attentif la conduite intenable de ses enfants, le directeur demande :

— A la maison, vous ne leur avez jamais flanqué la correction ?

— Non, répond le père. Je ne bats jamais mes enfants. Sauf pour me défendre.

Un jour après l'examen de sortie, un ingénieur échoué entra dans le cabinet d'un psychiatre, prit une cigarette, la déchira et se fourra le tabac dans le nez.

« Je vois que vous avez besoin d'aide », remarqua le médecin effrayé.

« Oui, » répondit l'étudiant. « Avez-vous des allumettes ? »

MOTS CROISES : solution du problème précédent :

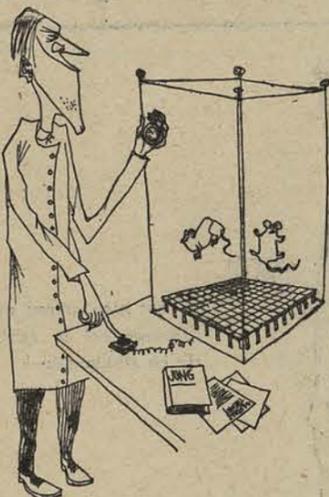
HOR. : 1. Clappement ; 2. Li — AOD — AA ; 3. Anastasi — B ; 4. Son — iman — e ; 5. Standard — CL ; 6. Estee — Till ; 7. M. — ores — via ; 8. Ermo — moi — 9. Nains — UDSR — Tsé — I — ruée.

VERT. : 1. Classement ; II. Linots — Ras ; III. A — anatomie ; IV. Pas — Néron ; V. Potidée — si ; VI. Edama — sm ; VII. Sart — Our. — VIII E — individu ; IX. Na — chisse ; X. Tabellaire.

# "LA MÉTROPOLÉ" parle de TOUTES vos activités



« Le parti n'a pas encore pris  
ma décision sur la  
question »



« C'est l'étude des rats qui  
apprend à connaître  
l'Homme ».



« Au nom de heu brr. brr. je  
vous brr. confère brr.brr.brr.  
le brr diplôme de heu, hum ».

La plus grande et partant, la meilleure des facultés, est la faculté des lettres laquelle a pour pierre angulaire le groupe spécialisé des Sciences politiques. C'est parmi les membres de ce dernier qu'il faut chercher nos futurs Sales Vendus de Communistes, Oppresseurs des Classes Ouvrières, Capitalistes Parasites, Damnés Libéraux et Honorables Présidents.

A l'avant garde de cette faculté, on peut évidemment s'attendre à trouver les expérimentateurs culturels, les chercheurs de nouvelles voies d'auto-expression ; de ce côté-là, je ne crois pas que notre université diffère des autres.

Peu importe le nom de leur faculté, tous les étudiants finissent au même endroit — sur l'estrade du Grand Hall — assié-gée par les membres du Conseil des Représentants des Etu-dians, les membres du Sénat et les mères affectueuses (qui sont venues parce qu'on ne sait jamais). Là, l'étudiant stu-dieux reçoit sa récompense dernière : le diplôme qui repré-sente tout ce qui montre l'ascendance de l'Homme sur le singe.

